

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNEE.—No 890

MONTREAL, 25 MAI 1901

5c LE No



Photos J. A. Dumas

La troupe des Soirées de Famille du Monument National
EN TOURNEE AUX ETATS-UNIS

Manuel de la Parole

PAR ADJUTOR RIVARD, AVOCAT, PROFESSEUR AGRÉGÉ
D'ÉLOCUTION A L'UNIVERSITÉ LAVAL

Nous extrayons de ce livre qui doit paraître prochainement, l'intéressant article suivant :

Au chapitre de la *valeur phonétique des caractères*, on trouvera plus de cinq cents fautes à corriger. Nous avons appelé ces fautes *canadiennes*, parce qu'elles ont pris racine ici ; cependant, la plupart sort d'origine française.

Une langue ne doit pas rester stationnaire ; vouloir l'immobiliser, la fixer, c'est préparer sa décadence. Car la vie du langage est dans le perpétuel mouvement de ses formes, mouvement lent et presque insensible, dont le peuple est l'agent. Et cela est vrai aussi de la prononciation. Non seulement les règles de la grammaire, mais encore l'orthographe et la prononciation des mots changent avec le temps. *Consuetudo loquendi est in motu.*

Mais les modifications successives, introduites dans le langage, ne sont pas laissées au caprice des individus ; pour être de bon aloi, elles ne doivent pas trop s'écarter des principes qui ont présidé à la formation première de la langue. Ces changements s'opèrent sous l'influence de deux forces opposées : l'une, la force conservatrice, qui veut garder au langage ses formes actuelles ; l'autre, la force révolutionnaire, qui tend sans cesse à le modifier, à l'altérer, à l'engager dans de nouvelles directions. L'action simultanée de ces deux forces doit être bien équilibrée ; la santé de la langue est à ce prix. (1)

Quant à la force révolutionnaire, il est rare qu'il faille l'aiguillonner. Elle est assez vigoureuse, et trouve, d'ailleurs, des alliés naturels dans la paresse et l'inhabileté de nos organes vocaux, dans la tendance qui nous porte à simplifier les formes grammaticales et à les réduire, par analogie, à un type unique, dans le besoin que nous éprouvons de créer des associations nouvelles de sons et d'articulations.

Il n'en est pas ainsi de la force conservatrice. Moins vigoureuse que l'autre, la force conservatrice est trop souvent vaincue dans cette lutte qui est la vie des mots. Si l'on n'y veille avec soin, elle offre aux ambitions de l'esprit nouveau une résistance de plus en plus faible, et la langue devient en peu de temps un jargon, produit d'altérations excessives et d'innovations désordonnées.

D'un autre côté, si la force conservatrice était seule maîtresse de la langue, celle-ci, ne recevant plus de sang nouveau, s'immobiliserait, sécherait sur place, et mourrait bientôt, — noblement, il est vrai, — comme est mort le latin classique, comme serait mort le français peut-être, si le romantisme n'était venu le secouer quoique un peu trop rudement parfois.

C'est donc le rôle de la force révolutionnaire, de faire marcher la langue, de modifier, de créer. C'est la mission de la force conservatrice, de modérer les élans trop impétueux, de résister aux entraînements aveugles, de faire un choix judicieux parmi les formes nouvelles qui surgissent, tout en laissant le mouvement progressif du langage suivre son cours.

Si donc la vie d'une langue est dans l'action simultanée de ces deux énergies, il y a péril, dès que l'équilibre est rompu et que l'une d'elles exerce seule son influence.

Or, le langage canadien souffre de deux maux à la fois : excès de force conservatrice, excès de force révolutionnaire.

Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, nous employons, avec le sens de *aussi*, le mot *itou*, relique que la tradition nous a conservée du vieux français (*itel*, devant une consonne *itou*). Mais d'autre part, nous avons des mots comme *briquade*, *tabuconiste*, *congress*, etc., produits évidemment de la force révolutionnaire affranchie de toute contrainte.

Il en est de même pour la prononciation.

La plupart des familles qui, lors de la cession du

pays à l'Angleterre, restèrent au Canada, avaient quitté la France vers le milieu du XVII^e siècle et avaient apporté en Amérique la prononciation en usage à cette époque. Brusquement séparés de la mère patrie, restés de longues années sans aucune relation avec elle, les colons canadiens gardèrent cette prononciation, qui, de génération en génération, s'est transmise jusqu'à nous. Or, au temps de la cession, la prononciation française n'était pas plus fixée qu'elle ne l'est aujourd'hui ; depuis lors, elle a marché, elle a subi des modifications sensibles. Et, restés à peu près au même point, nous parlons encore comme il y a deux siècles.

D'autre part, la nécessité d'accommoder notre langage à des besoins nouveaux, notre contact avec des éléments barbares et étrangers, et des aptitudes physiologiques particulières dues sans doute au climat, ont déterminé dans notre prononciation des altérations notables dont quelques-unes n'ont de français que l'apparence, et ne portent pas le sceau de la tradition.

Inutile de dire que ces altérations phonétiques, de provenance indigène, doivent être proscrites. Quant aux vieilles prononciations que nous avons conservées, il s'en trouve qui méritaient en effet de n'être pas oubliées ; malheureusement, l'usage actuel ne les admet plus et veut qu'on les évite aussi. Cependant, nous devrions avoir pour elles, il nous semble, tout en les condamnant, le respect qu'on éprouve pour certaines antiquités nationales, souvenirs d'un passé glorieux ; comme ces ruines anciennes qui racontent l'histoire de nos commencements, notre prononciation d'un autre âge accuse notre origine bien française. Faut-il en apporter des preuves ?... Elles abondent. *Jarbe* (gerbe), *monsieur* (monsieur), *mouchouër* (mouchoir), *acrère* (accroire), *heureux* (heureux), *trompeü* (trompeur), *pr* (plus), *cataplame* (cataplasme), *ajeter* (acheter), *jeval* (cheval), *mécrcedi* (mercredi), *barbis* (brebis), *siner* (signer), *quelqu'un* (quelqu'un), *cheu nous* (chez nous), etc., — ainsi prononçaient, au XVII^e et dans la première partie du XVIII^e siècle, les Français de France qui se piquaient de bien parler ; ainsi prononce encore le peuple de notre province.

Les prononciations vicieuses canadiennes forment donc deux catégories : les unes, trop vieilles ; les autres, trop jeunes ; les premières, respectables souvenirs d'une *parleure* tombée en désuétude ; les secondes, produits d'une langue qui se développe sans frein.

Ce sont là les fautes que nous avons appelées *canadiennes*.

Mais il faut reconnaître que, s'il y a des fautes de prononciation canadiennes, il n'existe pas, à proprement parler, de défauts de prononciation canadiens. C'est-à-dire que le Canadien n'a pas d'accent : il parle *franc*, il ne sent pas, suivant l'expression de Loysel, *le ramage de son pays*. Sans doute, les vices ordinaires de la prononciation, véritables maladies de la parole, le zézaïement, le grasseyement, le bredouillement, le hégaiement, etc., se rencontrent aussi chez nous. Mais nous n'avons pas de manière particulière de prononcer, qu'on puisse comparer aux accents qui se divisent la province en France et qui font reconnaître d'abord l'habitant des rives de la Seine et celui qui est né sur les bords de la Garonne. Des idiômes picard, normand, français (de l'Île-de-France), et bourguignon, nous avons extrait notre langue sans retenir aucun accent provincial.

ADJUTOR RIVARD.

Ne manquez pas l'occasion de lire la merveilleuse histoire de *La Femme Détective*.

La réalité, qui atteint rarement la mesure de nos espérances, ne remplit pas toujours celle de nos craintes.

Dans les dictionnaires, bonheur est un substantif — dans le livre de la vie, le bonheur est un verbe qui se conjugue au passé avec le souvenir — au futur avec l'espérance — mais il n'a pas de présent. — LÉON LATAYES.

Chez nos émigrés

II

Je signalais dans mon premier article comment un Canadien, parti pour la Nouvelle-Angleterre, le pour gros, consolé seulement par l'espoir d'y faire fortune, ment fortune et l'arrière-pensée de revenir jouir de ses richesses en respirant les douces brises de la patrie natale, peut devenir un citoyen américain actif capable de revendiquer ses droits politiques dans la patrie d'adoption. Comme tous les progrès sont relatifs, il est naturel de constater que la position géographique, matérielle et sociale des émigrés s'est rapidement transformée pour le mieux ; mais il convient de parler de ces progrès sobrement et avec méthode si l'on ne veut pas entretenir chez nos compatriotes du Canada les très fausses illusions qu'ils se font volontiers sur les avantages supérieurs que la République offre à la foule de ceux qui viennent se placer sous l'égide de ses institutions. Voyons un peu quel est le bilan de la colonie canadienne de Worcester laquelle n'est pas certes une des moins prospères parmi tant d'autres qui l'entourent.

Il y a environ trente ans que le petit groupe d'exilés, ainsi qu'ils aimaient alors à s'appeler, songeaient à appeler un prêtre du pays natal pour les conseiller, les soutenir et surtout les consoler. Aujourd'hui, ils comptent trois grandes paroisses, dont chacune exige la présence de plusieurs prêtres ; ils ont de superbes temples, des écoles qui leur font honneur. Et quand on réfléchit que tout cela a été accompli par une population qui ne possédait rien au début, on ne saurait qu'être émerveillé de l'immensité des sacrifices, de l'attachement à la foi et dirons-nous aussi, du profond esprit politique, de ces Canadiens qui ont tant fait pour ne pas se perdre au milieu des multiples sectes qui étaient prodiges de leurs charitables invitations à l'apostasie, mais absolument incapables de donner une direction pour la conservation de notre caractère national.

Mais aussi, en reconnaissant la grandeur de l'œuvre accomplie ici, il ne faut pas oublier que les mêmes nobles qualités, déployées par notre race sous d'autres cieux, ont produit des fruits non moins encourageants.

* *

Et pour la condition matérielle.

On a dit que beaucoup de Canadiens émigraient en carrosse. Mais admettons qu'ils soient venus ici sans le sou. Ils n'avaient pas à rougir de leur pauvreté : leurs œuvres religieuses et patriotiques, à défaut de statistiques officielles, prouveraient suffisamment leur énergie et leur caractère moral.

Maintenant, que ces braves gens ont-ils accompli sous le rapport de la fortune ?

Nous sommes ici quinze mille ; on n'ose pas affirmer qu'il y ait un seul Canadien qui puisse justifier d'une fortune de cent mille dollars à l'inventaire ; il y en a peut-être une douzaine d'autres dont l'avoir dépasse vingt-cinq mille dollars. Ces richards sont presque tous des gens qui ont fourni une carrière d'intelligent travail dans le pays même et qui y demeurent depuis nombre d'années.

Faut-il en conclure que nos gens n'ont pas la *bienséance* du million ; qu'ils ont trop de cœur, pas assez de *goïsme* ? Ce ne serait pas un reproche bien désobligeant à leur faire. A tout événement, il faut se garder d'affirmer comme M. de Nevers, que "presque tous les Canadiens qui habitent les Etats-Unis depuis longtemps sont riches." Je préfère dire aux hommes sérieux : "Comparez ce qui a été accompli par un groupe de quinze mille depuis trente ans au point de vue de la fortune dans ce pays et au Canada ; puis tirez vos propres conclusions." Quant à notre population canadienne ouvrière, il est bien vrai qu'elle "fait rouler plus d'argent" en général qu'au Canada ; mais, mon Dieu ! on peut vivre heureux sans avoir connu certains plaisirs, si honnêtes, si nécessaires puissent-ils paraître à ceux qui en ont pris l'habitude.

(1) Voir la "Phonétique" de A. Darmesteter.



M. FELIX-A. BELISLE, AVOCAT

française s'est formée à Worcester. Elle a ses clubs bien organisés, ses cercles littéraires, ses fêtes mondaines, qui sont conduites sur un excellent ton, voir même ses salons. En y regardant de près on y verrait même apparaître des distinctions sociales, des mondes. L'ouvrier aime toujours à s'amuser librement, et, ici il a devancé l'aristocratie en s'installant à la haute ville, sur French hill ; on aperçoit aussi la bourgeoisie, un peu étroite d'idées, sévère à l'article des principes ; enfin, le grand monde, celui dans lequel on est souvent plus particulier sur la hauteur d'un faux-col que sur l'élévation des idées.

Nous ne sommes pas encore prêts à rivaliser avec la brillante cour du roi de Québec : mais nous ne désespérons pas d'être bientôt en état d'inviter une comparaison avec Trois-Rivières.

Mais trêves de badinages. C'est une affaire sérieuse, très encourageante en somme, que cette organisation d'une petite société complète, dans le court espace de trente ans, en face de l'ennemi, sans s'être trop laissé entamer.

* * *

La société canadienne de Worcester mentirait aux traditions si les hommes appartenant aux professions n'y occupaient une position élevée. Nous avons quinze médecins, la plupart ayant fait leurs études au Canada, et deux avocats. Tous font honneur à leur race. Les lecteurs pourront en juger par les quelques exemples qu'il m'est permis d'en donner.

M. Félix-A. Belisle, avocat, appartient à une famille remarquable de *self made men* dont j'ai déjà parlé. Il a fait ses études avec le fruit de son travail et occupe aujourd'hui une position enviable.

Le Dr Félix-D. Fontaine venu ici il y a un quart de siècle, alors que le devoir de guider les nôtres tombait sur les épaules des rares hommes instruits, est un vieux lutteur qui a figuré dans toutes les conventions et sociétés nationales et qui n'a jamais boudé devant un coup à porter ou à recevoir.

Le Dr L.-L. Auger est venu ici de Montréal depuis plusieurs années déjà. C'est un novateur, un spécialiste, qui a su se faire une forte part de la clientèle américaine et qui, certes, ne changerait pas ses revenus avec ceux de beaucoup de célébrités.

Le Dr C.-A. Lussier est un bel exemple de ce que peut faire le travail. Après avoir travaillé dans les manufactures pendant dix ans, il prit à vingt ans, la route du Canada, fit ses études, décrocha son diplôme haut la main, et revint ici pour pratiquer sa profession dans laquelle il remporte un succès bien mérité.

Le Dr Daudelin, récemment arrivé, a déjà su se créer une belle réputation dans sa profession. C'est aussi un tribun distingué, l'orateur obligé de toutes nos réunions populaires.

T. SAINT PIERRE.



DR FELIX-D. FONTAINE

FLEURS DE MAI

Ecloses un matin là-bas au cimetière,
Au pied des crucifix se dressant en faisceaux,
Petites fleurs de Mai qui rêvez de lumière,
L'ombre des noirs cyprès a voilé vos berceaux ;

Et tristes vous penchez vos corolles soyeuses
Sur ces tombeaux aimés qui gardent nos absents.
Petites fleurs de Mai, si douces, si peureuses,
Par pitié pour nos morts, distillez vos encens !

Et pures étalez vos plus belles couronnes,
Vous, pervenches d'azur, e vous, lilas rêveurs
Souriez à l'éveil des chastes anémones :
Vos calices sacrés sont bien faits pour nos pleurs ;

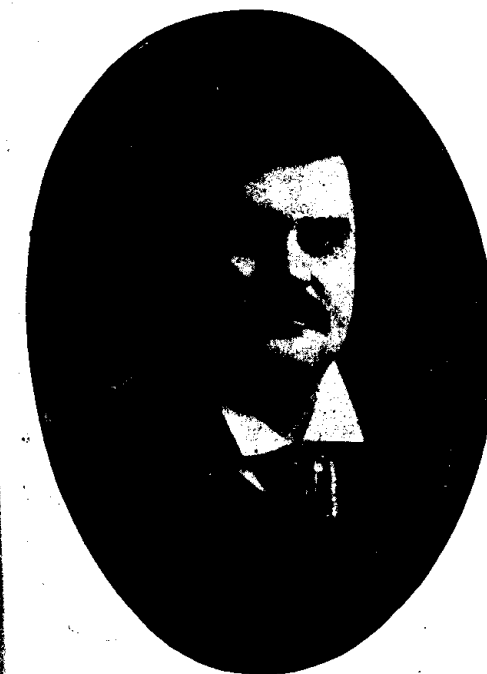
Car vous êtes un peu de tout ce qui fut nôtre,
Et vous gardez peut-être un secret d'au-delà :
Telle est notre raison. Nous n'en voulons point d'autre
Pour vous aimer bien fort comme on aime ceux-là.

Croissez, croissez là-bas, sur nos tombes très chères,
Dans la céleste paix qui plane au champ des morts.
Oh ! non, n'enviez pas vos sœurs de nos bruyères,
Elles ne veillent point sur nos plus chers trésors.

Petites fleurs de Mai, petites fleurs écloses,
Fleurs de notre prière, ô fleurs du souvenir,
N'êtes-vous pas un peu l'âme de tant de choses,
Que sans pitié le temps se pla t à nous ravir.

N'êtes-vous pas surtout comme un reflet céleste
Des âmes de tous ceux qui pour nous ne sont plus,
Et vos parfums subtils ne sont-ils pas un reste
Des fleurs de leurs amours, des fleurs de leurs vertus !

RAOUL FORTEMPS



DR L.-L. AUGER



DR C.-A. LUSSIER



DR A DAUDELIN

...gés
...omment un
...e, le ser
...aire
...ir jous
...de la
...actif
...dans
...sont
...osition
...s'est
...il convient
...ec méthode
...mpatriotes
...se font vo
...République
...placer sous
...quel est le
...er laquelle
...parmi tant
...oupe d'exi
...songeait
...conseiller,
...urd'hui, il
...cune exige
...le superbes
...Et quand
...par une po
...ne saurait
...rifices, de
...du profond
...t tant fait
...ples seotes
...invitations
...de donner
...e caractère
...de l'œuvre
...les mêmes
...us d'autres
...encour
...graient es
...us ici sans
...pauvreté :
...défaut de
...ment leur
...s accompli
...e pas m'al
...uisse just
...inventaire ;
...ont l'avoir
...bards sont
...rrière d'in
...dameurent
...as la bon
...assez dé
...n déshon
...t se garde
...esque tou
...puis leur
...ommes é
...bli par un
...u point de
...ada ; puis
...otre popu
...rai qu'elle
...y Canada ;
...sans avoir
...nécessaires
...l'habitude.

Ce n'est certainement pas le souvenir de ces plaisirs qui empêchera la faim de venir s'asseoir au coin du feu les longs jours de chômage.

* * *

La position sociale ?
Les émigrés sérieux seront les premiers à vous dire que l'aristocratie américaine est des plus étroitement fermées et que ce n'est qu'à coup de millions qu'on en ouvre les portes. La démocratie est laissée dans la rue en partage aux politiciens. Pour ce qui est des préjugés de races, il suffira de dire qu'il est de règle même parmi la petite bourgeoisie puritaine de pas louer même un vulgaire *tenement* à un *French*.

Mais nos compatriotes n'ont plus guère besoin de se préoccuper de ces mépris, plus déshonorants pour ceux qui les entretiennent que pour l'honnête homme qui en est la victime. Ils se sont composé une petite société fort agréable et fort distinguée, n'était-ce l'habitude de parler un anglais vulgaire dans certaines réunions canadiennes. Ce dernier trait, m'a-t-on fait remarquer, n'implique pas, un manque de patriotisme, mais simplement négligence, mollesse à résister à l'influence du milieu. Rendu à un âge plus mûr, les jeunes gens élevés ici apprécient mieux l'importance de perpétuer notre langue ; quelques-uns même font de véritables sacrifices pour en acquérir la connaissance parfaite. Mais on avouera que ces habitudes de laisser aller vers l'anglais constituent un mal qui demande un remède énergique.

Or donc, une société véritablement canadienne

Nouvelles historiques

MADELEINE BOUVART

Ce jeune freluquet s'arrogeait le droit de grâce, et déjà deux paysans, le père et le fils, s'étaient mis sous sa haute et puissante protection.

Il me semble encore les voir, les mains dans leurs poches d'habit tout déchiré, le père avec ses grands cheveux blancs friselants au vent, le fils portant, tête basse, sa tuque rouge, et se faufilant tous deux dans un champ de blé que mes hommes avaient oublié de saccager.

Je tenais à faire un exemple et à montrer au jeune lieutenant Fraser que l'on ne bravait pas impunément les ordres du général Wolfe.

Je fis donc prendre le jeune homme par un sergent de confiance et le fis tuer à coup de tomahawk, sous les yeux paternels.

Puis ce fut le tour du vieux.

Ah ! pour celui-là, je fus miséricordieux.

Je me contentai de le faire fusiller, ce qui n'empêcha point mon sous-officier en verve de les scalper tous deux.

Quels temps c'était là ! St-Joachim, Ste-Anne, le Château-Richer, l'Ange-Gardien, Montgomery, tous ces villages flambèrent comme s'ils eussent été construits en tondre.

On savait faire la guerre alors ! c'étaient le canon, la fusillade, la torche qui commandaient, tandis qu'aujourd'hui il faut y aller prudemment à grands coups de proclamations.

Madeleine n'avait pas entendu ces dernières paroles du général.

Elle s'était péniblement glissée hors de table, prétextant la fatigue, et avait regagné le fond de ses appartements.

Pourtant qui l'aurait vue se traîner le long du corridor, le front haut, l'œil humide et plein de lueurs fauves, n'aurait guère trouvé l'énervernement sur ce visage pâle.

Dans sa pensée, le général Montgomery n'était plus qu'un vil meurtrier, et un étrange frisson passait sur cette frêle charpente de femme.

Deux cadavres muets se dressaient devant elle.

Les deux paysans, qui, sans tombes et sans prières, gisaient enfouis sous les guérets de Saint-Joachim, étaient le père et le frère de Madeleine Bouvart !

Implacables, ils lui montraient qu'avant tout on se devait à la patrie.

III.—LA NUIT DU 31 DÉCEMBRE 1775

La neige tombait drue et floconneuse.

Un vent de nord-est passait lugubre et mugissant, tordant le faite des chênes et des pins qui se dressaient jadis le long du chemin Saint-Louis.

En haut, il faisait sombre et noir partout, et sur le sol, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on ne voyait qu'un immense linceul blanc s'allonger devant lui.

On aurait dit que le ciel écroulé s'en venait demander un point d'appui à la terre.

Les feux du bivouac étaient enfouis sous les draperies de la tempête, les chiens de ferme hurlaient au néant qui semblait les envelopper ; tout était triste et poignant dans cette terrible nuit du Nord, et pourtant une femme s'en allait au milieu du chaos.

Seule, en tête-à-tête avec la tourmente, elle allait toujours.

Le vent glaçait son voile, ses cheveux se roidissaient sous le givre, ses mains étaient bleues par les étreintes de l'onglée, son petit pied se retirait péniblement d'un abîme pour retomber dans un abîme et, sans souci de l'ouragan, isolée dans cet isolement, la pauvre allait toujours.

Il fallait être trempé d'une volonté d'acier pour sortir par un temps pareil, et tantôt trébuchante, tantôt

se relevant, elle allait toujours droit devant elle, lorsque tout à coup elle s'arrêta sous un des enlacements de la rafale.

Un qui-vive imperceptible venait de traverser la tempête.

Alors des ombres se rapprochèrent ; un chuchotement se fit entendre, et des groupes se perdirent au milieu des immenses spirales de neige que chassait devant lui le terrible Nord-est.

On faisait maigre et monotone vie dans le vieux Québec assiégé, bien que ses habitants dussent commencer à en prendre l'habitude, car leur ville en était à son cinquième siège.

Ce soir là, la tête courbée sur un monceau de cartes et de paperasses, le général Carleton dépouillait les rapports de grand-gardes et d'avant-postes.

Son front était soucieux, ses joues ridées, et à mesure qu'il lisait, il paraissait s'être plongé dans la plus profonde des perplexités. L'ennemi ne faisait pas un mouvement ; en ville on savait qu'il manquait d'argent, de vivres, de munitions, que la maladie et la défection décimaient ses rangs, que la population restait neutre et indécise ; et, malgré ces informations précises le général Carleton, en homme prudent, s'était décidé à ne pas remuer.

En ce moment d'inquiétude il se demandait si son rival, le général Montgomery, serait du même avis que lui.

Tout surchargé du poids de ce dilemme, le général Anglais s'était levé, avait fait quelques tours dans sa chambre, tisonnant son feu et faisant tout ce qu'un honnête homme peut faire quand il a l'esprit mal à l'aise, lorsqu'un léger coup retentit à la porte.

Un aide-de-camp entra.

— Mon général, dit-il, une femme désire vous parler.

— Diable ! il se fait tard, capitaine, pour écouter encore des réclamations ; la journée s'est passée à cette besogne et voilà que l'on me gruge ma nuit.

— Savez-vous ce qu'elle veut, cette femme ?

— Elle assure qu'elle a quelques importantes révélations à vous faire, et vous prie de l'admettre sur l'heure, mon général.

— C'est différent alors ; faites entrer, capitaine.

Madeleine Bouvart, toute frissonnante de froid et de vengeance, apparut sur le seuil.

— Quoi ! mademoiselle, s'écria Carleton, vous ici ! mais à quel heureux hasard dois-je attribuer l'honneur de cette visite ?

— Veuillez le croire, ce n'est pas à votre proclamation, général ; mais comme je ne viens pas vous apporter ma rancune, vous me permettrez d'aller droit au but de ma visite. Cette nuit l'ennemi tente l'assaut de la ville ; à l'heure qu'il est, ses colonnes sont en marche, et comme le temps presse, je serai laconique, ce qui vous surprendra de la part d'une femme.

Alors Madeleine se prit à lui donner les détails du plan que Montgomery avait communiqué au général Livingston.

A mesure qu'elle parlait, le front du vieux général devenaient radieux.

Si Carleton avait la prudence, je ne dirai pas de Fabius, ce qui sent un peu l'antique, mais j'écrirai de plus d'un ministre de ma connaissance, en revanche, à ses heures, il ne détestait pas de humer les parfums de la poudre. Depuis trois jours déjà, il flairait cette attaque ; mais son caractère indécis ne pouvait s'arrêter sur une certitude.

Madeleine Bouvart venait de la lui faire toucher et, revêtant aussitôt son caban en fourrures et passant son épée, il se mit en devoir de sortir.

— Quant à vous, mademoiselle, dit-il, en lui offrant galamment le bras, je vais vous remettre aux soins

bienveillants de Mme Campbell, une brave femme que se mettra en quatre pour vous.

Et comme sous la broderie de son dolman il sentait battre le petit cœur de Madeleine, il ajouta tout affectueusement :

— Vous qui avez été si brave, n'allez pas du moins vous effrayer du tintamarre de cette nuit. Nous ferons bonne et loyale garde ; puis, demain, s'il fait beau, en faisant la promenade, je vous montrerai comment on a su repousser les traîtres et les déseigneurs du vieux drapeau anglais.

— Général, répliqua gravement Madeleine, soyez sans inquiétude sur mon compte ; une amie m'attend précisément dans cette maison blanche que vous voyez près du château Saint-Louis. Bonsoir, général.

— Bonsoir, mademoiselle, rêvez que nous avons la victoire et la paix.

Et le vieux général s'éloigna.

Madeleine tira alors de dessous sa mante un pistolet d'arçon et l'examina en se disant :

— Allez toujours, général ; vous n'avez affaire qu'au général Montgomery, tandis que moi, j'ai à faire justice de l'envahisseur de mon pays et du meurtrier de ma famille.

Et elle descendit par la côte de la Montagne, vers la rue Champlain.

A quatre heures du matin, toutes les colonnes ennemies étaient parvenues au rendez-vous assigné.

Rien à l'intérieur de la ville ne décelait que l'on s'était aperçu de leur présence. Rien au dehors n'indiquait à l'ennemi que l'éveil était donné, et que partout les postes avaient été doublés.

Tout-à-coup, deux fusées montèrent dans le ciel noir, et ce fut là le signal.

Partout les détonations se croisaient.

La porte Saint-Louis tremblait sur ses gonds, le Sault-au-Matlot versait la mitraille sur Saint-Roch. La porte Saint-Jean s'éclairait de sinistres lueurs. Une pluie de balles et de boulets s'engouffrait par la rue Champlain, et, frappant les rocs et les aspérités du cap Diamant, fractionnait projectile sur projectile.

Québec tout rajeuni sentait couler fièrement son sang dans sa veine large et généreuse, et retrouvait enfin son indomptable ardeur militaire.

La canonnade mêlait ses notes basses aux crépitements de la fusillade, et la mort semblait planer suspendue au haut de l'aile de la tempête qui passait toujours, emportant dans ses replis l'année qui finissait et mêlant à la poussière de ses vanités beaucoup de sang et beaucoup de sanglots.

Il en fut ainsi jusqu'à la matinée ; puis tout se restit paix et silence.

Québec était sauvé des horreurs du sac et du pillage. Dans la journée, on déblaya la neige autour des morts.

Presqu'au pied de la barricade de Près-de-ville, on trouva le général Montgomery, tout ensanglanté et tout roidi par le froid. A ses pieds gisaient onze cadavres, et parmi eux une femme qui avait eu l'épaulé arrachée par un boulet.

C'était Madeleine Bouvart.

Elle était morte pour une grande cause, en priant Celui qui pardonna sa sainte patronne, la blonde Madeleine de la Thébaidé.

Dieu, sans doute a su la juger plus haut que les hommes ; ceux-ci lui donnèrent l'oubli des vivants ;

Carleton négligea l'humble nom dans ses dépêches ; Québec ne fut pas reconnaissant, et l'histoire est restée muette sur l'héroïsme de la pauvre femme qui, sans guide, sans protection, sans conseil, ne trouva devant elle que la flatterie, la méchanceté, le mensonge ; elle bas, et ne put vraiment donner sur terre que ce qu'elle avait au fond de l'âme, une prière suprême et le devouement à la patrie.

FAUCHER DE SAINT MAURICE.



Le langage des Cierges

On raconte que pendant la récente maladie du czar, un incident assez curieux se serait passé à l'église Saint-Nicolas de Saint-Petersbourg, au moment où les inquiétudes inspirées par la santé de l'empereur étaient les plus vives.

On connaît la superstition du bas peuple russe et sa foi dans les icônes. Un certain nombre de femmes se rendirent donc à Saint-Nicolas et se mirent à prier devant l'image du saint, en le suppliant de leur faire savoir par le "langage des cierges" combien d'années l'empereur avait encore à vivre.

Voici en quoi consiste cette épreuve. La durée d'un cierge étant en moyenne de deux heures, on en allume cent, s'il s'agit d'un enfant nouveau-né, et pour un adulte, autant qu'il lui reste d'années à vivre pour atteindre l'âge de cent ans. Tant il reste de cierges allumés après deux heures écoulées, autant d'années sont accordées par la Providence à la personne faisant l'objet de la consultation.

Le czar ayant trente deux ans, les bonnes femmes allumèrent soixante-huit cierges et se mirent à prier : de temps en temps une lumière s'éteignait ; les assistants comptaient avec angoisse et les flammes que le vent agitait, et les minutes qui s'écoulaient si lentes... Enfin, les deux heures passèrent ; un cri de joie s'éleva de la foule prosternée dans l'église : cinquante-six cierges restaient allumés...

L'anecdote, que bien des feuilles allemandes ont recueillie, nous remet en mémoire une histoire similaire qui se passa, il y a plus d'un siècle, ce qui prouverait que les superstitions n'ont pas d'âge. C'était à la cour de Louis XVI, à l'époque où l'empereur Joseph II, frère de Marie-Antoinette, vint rendre visite à la jeune reine, sa sœur. Comme il avait visité en touriste toutes les curiosités de Paris, et qu'il s'en montrait fort enthousiasmé, Louis XVI lui demanda s'il avait vu l'église Saint-Denis. La réponse de l'empereur fut négative.

—Je ne connais pas non plus cette royale abbaye, ajouta Louis XVI.

—Quoi mon frère, vous n'avez jamais eu le désir d'aller voir le lieu que vous habiterez un jour, auprès de vos aïeux ! Savez-vous ce qu'il faut faire ? dit l'empereur : partons tous les trois incognito à minuit ; qu'une lettre de cachet, adressée d'avance au prier, lui enjoigne de tenir les portes ouvertes à cette heure, et que tout, illuminé, soit prêt à recevoir "une famille étrangère qui se présentera dans la nuit"

Le roi et la reine applaudirent à la pensée de Joseph II. Ce fut chez le couple royal à qui se réjouirait de jouer un tel tour, Louis XVI au capitaine des gardes de quartier et au premier gentilhomme de service ; la reine à ses dames d'honneur, d'atours, à sa surintendante et à son chevalier d'nonneur.

Ce délassement présenté sous cet aspect mystérieux interrompit quelque peu la monotonie ordinaire. Il ne faut pas grand'chose pour amuser les grands : il suffit de les faire sortir du cercle tracé de leurs plaisirs officiels.

À la nuit fixée pour le voyage, le roi, qui se releva avec l'aide de son premier valet de chambre, l'excellent Thierry, car on avait simulé la scène du grand et du petit coucher, passa en bonne fortune chez la reine, où l'empereur arriva à son tour. Mme de Lamballe se fit attendre. Ce fut des excuses sans fin.

La reine, heureuse de cette équipée, riait aux larmes. À une heure du matin on était en route, à la surprise inexprimable du service de l'écurie, qui avait reconnu les pèlerins ; des relais étaient disposés à l'avance. Pour ne pas traverser Paris, on prit par Saint-Cloud, le Bois de Boulogne et le chemin de la Révolte.

À Saint-Denis, tout était en mouvement. L'ampleur de la lettre de cachet, l'ordre d'illuminer l'église et les souterrains firent deviner une partie de la vérité ; on se douta de la venue de l'empereur : mais qui pouvait croire que le roi et la reine l'accompagnaient ? Aussi personne ne s'en occupa. Le prier,

charmé de trouver l'occasion de voir Joseph II, voulut jouer de son côté un rôle dans cette mystification reciproque.

Un page déguisé en jockey, courant bride abattue, alla annoncer l'arrivée de ses maîtres.

—Leurs noms ?

—Je ne me les rappelle pas bien ; mais si vous êtes si curieux de les connaître, vous pouvez les leur demander.

Le grand prier et deux acolytes parurent à la porte pour recevoir les étrangers. On les fit entrer dans une salle où des rafraichissements avaient été préparés. Le roi mangea avec appétit, l'empereur prit une tasse de café.

Le grand prier ayant reconnu Leurs Majestés, conduisit l'illustre société dans l'église.

L'empereur donnait le bras à la reine, Louis XVI à la princesse de Lamballe, et tous quatre, joyeux naguère, furent tout à coup saisis d'une vague tristesse qui obscurcit leur physionomie ; les moines marchaient en avant, et d'une voix uniforme faisaient l'historique des monuments sans nombre de ce lieu magnifique.

De tous côtés on voyait des sépultures soutenant les insignes de la souveraineté, à chaque pas les regards contemplaient le néant de la mort dans ces épitaphes pompeuses, qui seules relevaient l'illustration de ces cendres froides et insensibles.

L'empereur, habitué, selon l'étiquette de la maison d'Autriche, à parcourir les catacombes où gisaient ses ancêtres, regardait d'un œil stoïque le mausolée des Mérovingiens, des Carolingiens et des descendants de Hughes Capet ; mais Louis XVI, neuf d'impresions ; Marie-Antoinette, qui, depuis son arrivée en France, avait oublié la solennité de ce spectacle ; mais Mme de Lamballe, à l'âme si jeune, ne pouvaient, comme Joseph II, demeurer impassibles en présence de ce lieu solennel ; ils se rapprochaient involontairement les uns des autres et se promenaient inquiets au milieu de ce champ mortuaire, où les rangs étaient si pressés, et dans lequel deux au moins des trois viendraient un jour prendre place.

Ils écoutaient à peine les explications données par le prier, à tel point leur préoccupation était complète. Le religieux, qui s'en aperçut, crut qu'il convenait d'abrégier la leçon et précédant toujours ses hôtes, il se dirigeait vers le trésor de l'église, lorsqu'à la vue d'un caveau béant et illuminé près duquel on passait sans s'y arrêter, l'empereur tirant le prier par la manche, lui dit :

—Père, où conduit cette voûte ?

—Aux souterrains où reposent les princes augustes de la maison de Bourbon.

—Il y a donc là Henri IV et Louis XIV ? s'écria l'empereur ; avec votre permission, nous y entrerons Sire, poursuivit Joseph II en s'adressant à Louis XVI, ceci en avance d'hoirie.

Cette plaisanterie fit faire la grimace au roi, la reine aussi sentit son cœur se serrer ; mais tous deux craignant les railleries de l'empereur, le suivirent... Quelque chose au bas de l'escalier leur barra le chemin : c'était une forme longue étroite recouverte d'un vaste tapis de velours noir, brodé d'une croix blanche, ayant aux angles les armes de France ; des larmes et des fleurs de lis, des doubles L et des couronnes royales complétaient la décoration de ce poêle funèbre ; il fallut que les religieux le dérangeassent pour laisser le passage libre.

—Qui est-ce ? demanda Louis XVI.

Le prier de l'abbaye auquel il s'adressait tressaillit et d'une voix basse, en inclinant profondément la tête, répondit :

—Le cercueil du prédécesseur de Sa Majesté aujourd'hui glorieusement régnante.

—Quoi ! s'écria la reine en pâlisant, est-ce une place convenable pour notre aïeul ?

Les trois religieux recouvrant leur front du capuce monastique, s'étaient humblement agenouillés... La famille royale ne jouissait plus d'un incognito, dont elle-même venait de se dépouiller ; il y eut un moment de silence, puis le roi dit :

—Messieurs, relevez-vous !

Le prier, obéissant, répondit à la reine :

—Madame, un usage solennel, et consacré dans la

grande étiquette des cérémonies funèbres des rois de France, veut que le dernier monarque décédé demeure au pied de ce degré en attendant son successeur, et c'est seulement à l'arrivée de celui-ci qu'il va prendre la place qu'on lui réserve. Voyez ce candélabre ajouta le prier, il supporte autant de lampes que le roi a régné d'années ; on les entretient nuit et jour, car elles ne doivent jamais s'éteindre. Si elles cessaient de brûler, ce serait un grand malheur.

Les auditeurs écoutaient cette explication avec une attention mêlée de terreur ; l'empereur lui-même éprouvait un trouble dont il ne se rendait pas compte. Sa sœur, son beau-frère et Mme de Lamballe s'agenouillèrent et récitèrent pieusement le "De profundis", que répéta le reste de l'assemblée.

En ce moment il s'éleva sous ces voûtes un vent impétueux qui souleva par trois fois le drapeau funèbre, et si violemment à la dernière, qu'il heurta le lampadaire mystérieux et en éteignit la plupart des lumières ; 17 seules restèrent allumées, et on était en 1776...

Un cri d'effroi partit de toutes les bouches, et la reine se jeta dans les bras du roi.

—Partons, dit celui-ci, en entraînant la reine, tandis que l'empereur-soutenait Mme de Lamballe, qui s'était évanouie.

Le retour à Versailles fut rapide et la conversation languit pendant le trajet. Chacun mentalement faisait le compte... 1776 et 17... et arrivait ainsi à 1793, la date fatidique...

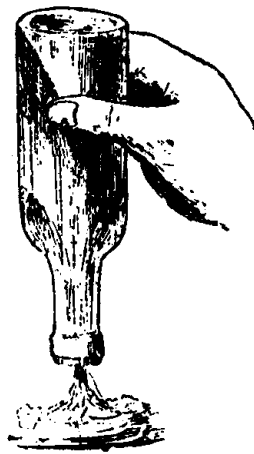
Le malheur est que ces sortes d'histoires ne s'écrivent jamais "avant" mais toujours "après" la catastrophe prédite et, comme la fameuse prophétie de Cazotte, celle-ci ne fut connue que bien longtemps après la Révolution. Ça ne l'empêche pas d'être intéressante—mais ça pourrait bien nuire à son authenticité.

G. LENOTRE.

RÉCRÉATION SCIENTIFIQUE

L'ÉCOULEMENT DES LIQUIDES

Lorsqu'on renverse une bouteille pleine d'un liquide, on se figure généralement que c'est la partie la plus près de l'ouverture qui s'échappe la première. C'est une erreur : ce sont les couches supérieures qui s'écoulent d'abord. On peut vérifier ce fait au moyen de l'expérience suivante. Dans une bouteille disposez trois couches de sable différemment colorées, par exemple une en bleu dans le fond, une jaune au milieu et enfin une rouge, en ayant soin que la dernière couche de sable vienne affleurer le goulot. Pressez avec votre main l'ouverture, et d'un mouvement rapide renver-



Ecoulements des liquides

sez la bouteille et laissez l'ouverture libre. Vous verrez un peu de la couche rouge s'échapper, un peu de la couche jaune, puis toute la couche bleue, toute la couche jaune, et le sable rouge ne tombera qu'à la fin.

A. SYMPTOTE.

LE MONDE ILLUSTRÉ publie un supplément musical tous les quinze jours.

On ne se sent jamais plus aimable que lorsqu'on se sent aimé.—CAMILLE SELDEN.

Il faut aimer les hommes sans compter sur leur amitié. Ils s'en vont. Ils reviennent. Laissez-les aller. C'est la plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu seul en lui.—FÉNÉLON.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 MAI 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

NOTES DE LA DIRECTION

Dans notre prochain numéro, nous publierons une savante étude de M. N.-E. Dionne, bibliothécaire de l'Assemblée Législative de Québec, un troisième article de M. T. Saint-Pierre sur les Canadiens des Etats-Unis, un fidèle portrait de l'honorable J.-J. Ross, etc., etc.

CONCOURS DE DESSIN AU CRAYON

CONDITIONS ET PRIX

Notre concours de dessin au crayon commence le 18 mai et se terminera le 31 juillet 1901.

Sujet : UNE TÊTE D'APRÈS NATURE. Inutile d'envoyer des copies ou des dessins d'après des statues, etc.

Afin de permettre aux talents encore inconnus de se produire, sans crainte, nous mettons hors concours MM. H. Julien, A.-S. Brodeur, J. Labelle, N. Savard, A. Ferland, R. Barré, Edmond J. Massicotte et tous les peintres et dessinateurs qui ont déjà exposé à l' " Art Gallery ".

Les juges seront choisis parmi les artistes plus haut nommés.

Le dessin devra être signé d'un pseudonyme et nous être remis le ou avant le 31 juillet 1901.

Les articles suivants seront accordés en prix :

1er prix : Un magnifique grand huilier en argent, cinq bouteilles. (Celle pièce est fournie par la maison J.-M. Grothé, rue Sainte-Catherine, et est de haute valeur).

2me prix : Trois articles, au choix, dans notre nouvelle liste de primes pour deux abonnements ;

3me prix : Deux articles, idem ;

4me prix : Un article, idem ;

5me prix : Trois articles, au choix, dans notre nouvelle liste de primes pour les abonnés d'un an ;

6me prix : Deux articles, idem ;

7me prix : Un article, idem.

De plus un splendide diplôme, d'un dessin artistique et propre à être encadré comme souvenir, indiquant le sujet du concours et le rang occupé sera accordé à tous ceux qui auront gagné un prix ou une mention.

NOTES ET IMPRESSIONS

On dit qu'en France, le ridicule tue... C'est peut-être une erreur ? Souvent il conserve.—J. CORNÉLY.

Les classiques du peuple, sont les chansonniers.—JULES CLARETIE.

Le plaisir d'être regardé et remarqué dépend de votre tailleur et de votre carrossier, et l'avantage d'être invisible dépend de votre concierge ou de votre valet de chambre.—Comte de NUGENT.

FRANC - PARLER

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Comme aux jours de mai le soleil fait monter des racines au tronc, du tronc aux branches et des branches à la cime de l'arbre la sève bouillonnante de vie, il faut que le soleil radieux de la fête nationale—qui manque rarement de nous illuminer ce jour-là fasse jaillir du cœur aux lèvres et des lèvres au front de tous les Canadiens-français la sève glorieuse du patriotisme viril. Il nous faut secouer le sommeil cataleptique que dort depuis trop longtemps notre patriotisme qui, pour être encore quelque peu national, n'en a pas moins perdu de sa vigueur d'antan.

Il ne m'incombe pas ici la tâche d'en étaler les effets aux yeux des lecteurs : ils sont connus de chacun. Nous nous laissons poser le talon sur la poitrine en présentant docilement la gorge et en réclamant obligeamment : Encore !

Plusieurs programmes ont été ébauchés ; presque tous sont unanimes à déclarer les processions allégoriques usées, surannées : on veut du neuf. C'est notre humble opinion qu'on a raison. Un jour de fête est avant tout un jour de réjouissances, et dès que s'y mêlent la fatigue, la presque insolation de son crâne et de sa cervelle, adieu le plaisir ! On n'en est pas rendu au midi que chacun prend le chemin du frais, des ombrages hospitaliers de la montagne.

Eh bien ! pourquoi cette année ne nous y ferait-on pas rendre dispos, gais de cœur et d'esprit. Par exemple, dès le matin, il y aurait grand'messe solennelle, en plein air, comme une de ces années dernières, et chacun s'y rendrait directement, sans être presque forcé de ce pavaner préalablement dans la poussière d'une vingtaine de rues et d'y arriver fourbu.

Naturellement, au cours de la cérémonie, grand sermon de circonstance par un orateur religieux renommé.

Après la messe, lunch à la bonne franquette sous les arbres verdis et pavoisés aux couleurs françaises. Pour faciliter la digestion, danses aux sons de la musique ; résurrection des reels et des giques qu'aimaient à rythmer nos grands-pères.

Puis, au cours de l'après-midi, sans qu'on ait pour cela à affronter les ardeurs belliqueuses du soleil, on entendrait nos principaux orateurs laïques, cette fois. M. le Consul général de France ouvrirait le feu : il y aurait régal doublement savoureux ; l'esprit, autant que le cœur, aurait sa part. Et comme la Saint-Jean-Baptiste est une fête essentiellement française, nous entendrions avec joie comme un écho du patriotisme de France se mêler au nôtre par la bouche d'un Français distingué.

Ensuite, ce serait le tour de nos hommes du jour canadiens. Maître Cornélius nous improviserait une harangue superbe : c'est de son ressort. Puis, Maître Saint-Pierre s'emparerait du *husting*, il en a l'habitude, il nous ferait goûter l'éloquence judiciaire appliquée à un sujet plus pacifique, en dehors du Palais. Les échos du vieux Mont-Royal aimeraient aussi répéter les phrases sonores et correctes de M. le Rédacteur en chef de la *Patrie*. Elles nous diraient combien elles sont plus à l'aise en s'envolant au libre espace qu'à celui trop resserré d'un salon où l'on banquette officiellement.

Ce serait superbe ; l'eau m'en vient à la bouche en écrivant ce mot. Et puis, n'écouterait les discours que ceux qui les aiment. L'après-midi se passeraient joyeusement et sans fatigue—excepté pour les orateurs. Mais ce serait le petit nombre, et ceux-là, j'en suis sûr, se sacrifieraient bien volontiers pour le plaisir du grand nombre. D'ailleurs, il n'y aurait pas d'excès.

Le soir, magnifique feu d'artifice pour ceux qui ne pourraient trouver place au Monument National où des acteurs canadiens nous joueraient une pièce canadienne : une comédie de M. Marchand, par exemple, suivie d'une autre du toujours réjouissant et incomparable Labèche.

Ce serait une journée passée d'une manière toute française, et les amants de la routine n'auraient pas trop à se plaindre, puisqu'il n'y aurait de réellement retranché que l'exténuante procession et qu'on prolongerait tout simplement la visite que chacun avait l'habitude de faire au parc de la montagne, ce jour-là.

—Mais, le petit Saint-Jean-Baptiste ? me direz-vous.

Ce sera un petit être qui, dans vingt ans, vous remerciera de lui avoir évité une innocente persécution. D'ailleurs, s'il vous le faut absolument, on en fera un en bois—et automatique, afin qu'il vous envoie des baisers.

De cette façon, personne n'aura souffert—que le mouton qui lui aura prêté sa peau !

ALBERT LOZEAU.

FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU

Tout ce qui a été écrit au Canada sur Garneau est connu de nos lecteurs, aussi avons-nous pensé qu'il serait plus intéressant pour eux de connaître l'opinion d'un étranger. Nous extrayons la notice suivante de " l'Histoire de la littérature française hors de France," par Virgile Rossel.

Voici l'historien national par excellence, François Garneau, un jurisconsulte que le goût du furetage, les conseils du patriotisme et une réelle vocation d'écrivain déterminèrent à refaire, sur un plan très large, avec une connaissance parfaite des archives de son pays, en érudit, en philosophe et en lettré, l'histoire politique du Canada, des origines jusqu'en 1840. Henri Martin a parlé de cette grande œuvre avec admiration : " Nous ne pouvons quitter sans émotion cette *Histoire du Canada* qui nous est arrivée d'un autre hémisphère, comme un témoignage vivant des sentiments et des traditions conservés parmi les Français du nouveau monde après un siècle de domination étrangère."

C'est bien un " témoignage vivant," d'une vigueur et d'une ampleur qui ne sont point communes. Non pas que l'art des proportions, l'éclat et la pureté de la langue, la sérénité du juge, soient les mérites essentiels de ce livre unique dans la littérature canadienne. Mais c'est de l'histoire minutieusement étudiée, habilement présentée, et qui s'élève aux considérations générales, et qui sait allier le charme de la narration à la profondeur des aperçus et à la science des faits, — du Michelet un peu éteint et sentant sa province.

Garneau possède et gouverne son sujet. Peu de longueurs, pas de superfuités, point de fatras. La plume court, agile et ferme, à travers tous les nobles souvenirs de la petite colonie franco-canadienne. Si Garneau a ses sympathies et ses rancunes, il ne les cache ni ne les étale. On comprendra qu'il ait rappelé avec la pieuse tendresse d'un fils pour sa mère, la vie de la Nouvelle France avant la conquête. On ne sera pas étonné que l'historien laisse déborder le cœur du patriote, quand le Canada doit subir le joug étranger. Les deux premiers volumes, qui sont d'un esprit clairvoyant, sont aussi d'une âme généreuse qui n'oublie pas la plainte et les espérances des vaincus. Le dernier embrasse les événements qui se produisirent sous l'administration anglaise jusqu'en 1840 ; et peut-être est-il supérieur aux précédents par la verve et l'éloquence, car il s'agit ici, pour Garneau, d'exprimer les vœux, de soutenir les intérêts, de défendre les droits de son pays, et son *Histoire* est alors mieux qu'un livre : un acte.

Le discours préliminaire, morceau de sévère allure et de haute portée, est, dans une forme très condensée, tout un cours de philosophie de l'histoire. L'ouvrage lui-même nous renseigne sur la topographie du Canada, les mœurs et les usages des indigènes, l'établissement de la colonie, les progrès matériels, intellectuels et moraux de l'élément franco-canadien, le travail et les luttes des émigrants, la guerre de l'indépendance, la succession et l'œuvre des gouvernements, les batailles parlementaires, l'endurance et la résistance du sentiment national. Et de quelle sobre et vive façon !

VIRGILE ROSSEL.

JOURNAUX ET REVUES

Nous remercions cordialement la presse de langue française en Amérique qui a offert ses meilleurs souhaits à notre revue à l'occasion de son 18e anniversaire de fondation.

* *

Une boutade de la *Presse* de Holyoke : " Les Canadiens sont chez eux au Canada. Donc le Canada aux Canadiens et les Anglais au... Suffit."

* *

La Publicité, est le titre d'une nouvelle revue mensuelle qui doit paraître prochainement et dont le rédacteur propriétaire sera M. L.-J. François, publiciste distingué. Cette revue, d'après son programme, sera le guide pratique de l'annonceur. Nous lui offrons nos vœux de succès.

* *

Voici le sommaire de la jolie revue des enfants, *Saint-Nicolas* :

En guerre ! par Marthe Bertin ; La chevauchée vers le bonheur, par H. Besançon ; Innocent malgré lui, par Meryem Cecyl ; L'héritage du Fakir, par Eud. Dupuis ; Fanfare par Géraldine Rolland ; Boîte aux Lettres ; Tirelire aux Devinettes ; Concours, etc.

* *

La Grande Revue, sous la direction de M. Fernand Labori, devient la plus importante revue mensuelle de langue française. Voici le sommaire du No de mai :

Ernest Renan, Les services que la science rend au peuple ; Björnstjerne Björnson, Laboremis, pièce en 3 actes ; Ch. Diehl, En Bosnie-Herzégovine ; Camille Mauclair, l'Histoire morale de la femme d'artiste ; Henry Bordeaux, M. Emile Faguet ; Marie Léra, Mariquita (scène de la vie Guatémaliennne) ; J. Cornely, Chronique politique, etc.

* *

Les lectures pour tous, l'agréable magazine de la maison Hachette est de plus en plus intéressant. Voici le sommaire du No de mai :

Le Collier de la Reine ; Une Escroquerie Historique ; L'Homme des Cavernes du XXe siècle ; Messagers Aériens ; Marche Printanière, par P. Pickart ; L'Odyssée d'un Géant de pierre ; L'accusateur Imprévu, roman ; Les Péripéties d'une Mission Française Yun-Nan ; Du Mariage forcé au Mariage par consentement ; Quelques Coutumes bizarres dans les différents Pays ; La Gloire, prix de l'Effort ; Comment s'enchaînent les découvertes d'un savant ; Un Coup de Feu, nouvelle, par Al. Dumas ; Les Mémoires du dernier Cheval de Fiacre.

* *

L'Impartial de Nashua, publie un article intitulé : Nos journaux qui est fort bien pensé. Nous en détachons la conclusion :

Si vous êtes Canadiens et catholiques, si vous voulez que vos enfants soient Canadiens et catholiques, faites leur lire, j'allais dire uniquement, ce qui est canadien et catholique. C'est un devoir que l'on oublie trop, et on ne mesure pas assez les conséquences funestes de notre apathie à ce sujet. Lisez-les de préférence à tous les autres, aidez-leur à se développer, à grandir, et ne permettez pas à vos enfants de lire d'autre journal que celui qui parlera à son cœur : catholique et français.

* *

La Revue Mame nous apprend que M. Brunetière a fait à l'Institut catholique de Paris une conférence sur l'"Apologétique de Bossuet."

L'auditoire était nombreux.

Voici ce qu'en dit notre charmant confrère :

M. Brunetière a exposé les attaques de Bossuet contre les protestants, les "libertins" et les critiques. Contre les protestants, qui reconnaissent l'autorité des Ecritures, le grand évêque établit l'autorité de l'Eglise à l'aide du dilemme : " Ou bien les Saintes Ecritures sont assez claires par elles-mêmes, et alors comment expliquer la diversité des interprétations, souvent contradictoires, auxquelles elles ont donné lieu, et d'où sont sorties tant de sectes ennemies, dont il a décrit les variations ? Ou les Ecritures ne

sont pas assez claires par elles-mêmes, et alors il faut bien admettre que Dieu a constitué une autorité visible, chargée de les interpréter souverainement."

Contre les libertins, Bossuet établit le dogme de la Providence chrétienne, dans laquelle se manifeste la tutelle de Dieu sur la création. Contre les critiques, il affirme et démontre la vanité d'une certaine exégèse.

Une phrase de l'éminent conférencier a provoqué une tempête d'applaudissements. La voici :

" Messieurs, il y a du divin dans le gouvernement du monde, et nous croyons, comme Bossuet, après saint Paul, que Dieu intervient quotidiennement dans notre vie, que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous sommes en lui. Autrement, ni l'histoire ne vaudrait la peine d'être étudiée, ni la vie ne vaudrait la peine d'être vécue."

Mgr. Péchenard a chaleureusement remercié le conférencier.

R. I. P.

La mort vient de plonger dans le deuil une de nos familles canadiennes-françaises. Le 28 avril 1901, après une longue et douloureuse maladie, s'éteignait doucement dans la paix du Seigneur Mlle Flore Hogue, fille bien-aimée de M. Alphonse Hogue. Nous avons appris cette triste nouvelle avec douleur ; toujours nous regretterons cette amie si bonne, si charitable, si dévouée !... Sa mort a été un sujet d'édification pour ceux qui l'entouraient. Quelle angélique patience ! quelle résignation ! Jamais une plainte, malgré ses atroces souffrances.



O vous, ses parents affligés, retenez un instant vos sanglots ; écoutez, écoutez bien la voix de votre fille qui vous dit : " Je suis au ciel et je veille sur vous..." Elle est partie, mais cette séparation n'est que temporelle ; un jour vous la rejoindrez pour ne jamais plus vous en séparer. Dites au milieu de vos larmes ces douces paroles : " Pleurons, mais résignons-nous, pleurons, mais voyons les cieux ouverts."

UNE AMIE.

La troupe du Monument National en tournée aux Etats-Unis

Il y a trois ans que l'Institution des " Soirées de Famille " existe ; c'est donc la plus ancienne parmi les scènes françaises contemporaines actuellement à Montréal, car la métropole compte maintenant plusieurs excellents théâtres français.

Les débuts de la troupe ne furent pas meilleurs que tous les débuts ordinaires, et la critique sérieuse aurait pu alors relever de graves défauts d'interprétation et de mise en scène. Malgré tout, elle fit bonne figure et la foule lui prodigua son encouragement.

Ce qui valut à M. Roy un succès qu'il n'est plus permis de lui contester aujourd'hui, ce fut la persévérance et les sacrifices que lui et ses artistes se sont imposés afin d'asseoir sur des bases solides cette pre-

mière scène canadienne-française à Montréal. M. Roy lui-même fit un voyage à Paris. Il étudia aux sources même du grand art les enseignements précieux qu'il devait communiquer à ses artistes et fit l'achat d'un répertoire très considérable. Depuis trois ans que ces amateurs d'alors font ensemble du théâtre, ils n'ont pas interprété moins de quatre-vingts drames ou comédies. Et les " Soirées de Familles " sont devenues le spectacle favori de l'élite montréalaise.

Il est bon de faire remarquer que tous les acteurs des " Soirées de Famille " appartiennent aux meilleures familles canadiennes de la métropole et que tous ont d'autres professions pendant le jour. Ils ne sacrifient que leurs soirées, toutes leurs soirées, à instruire et moraliser le public. Les " Soirées de Famille " sont sous le patronage de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, dont Sa Grandeur Mgr l'archevêque Bruchési est l'un des principaux directeurs. C'est donc dire que ce dernier encourage les représentations.

Les artistes de M. Roy ou du moins un bon nombre ont entrepris de faire une tournée aux Etats-Unis et nous ne pouvions les voir nous quitter sans leur souhaiter un bon voyage et d'heureux résultats.

Nos compatriotes de la Grande République comme ceux de la métropole canadienne, se feront sans doute, un devoir d'encourager et d'applaudir des pays, ne serait-ce que pour donner une leçon de patriotisme aux autres races.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

JOLIE SOIRÉE A STE-CUNÉGONDE

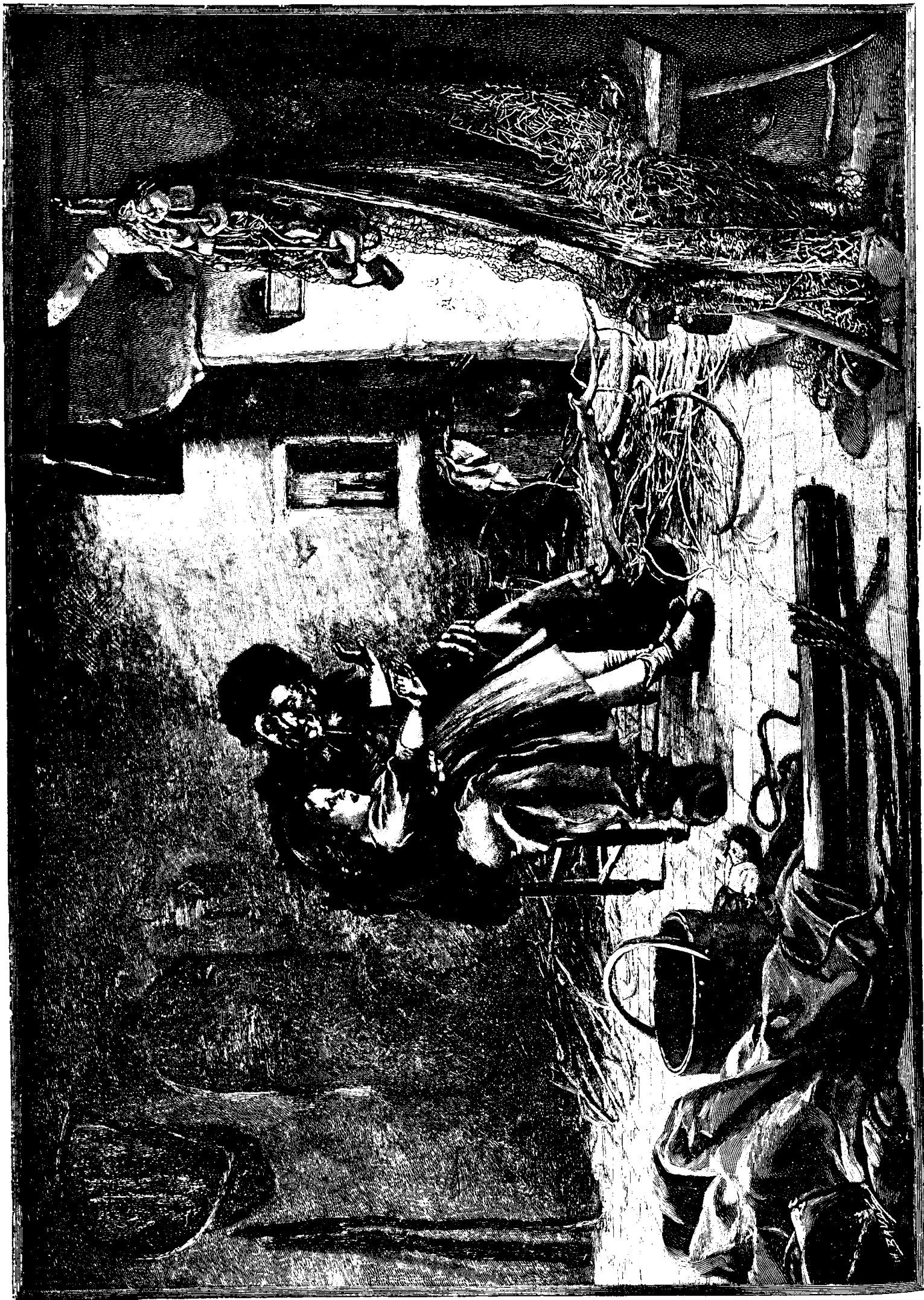
La Société Saint-Jean-Baptiste de Sainte-Cunégonde a donné, mardi soir, à la salle Duvernay, une magnifique soirée, marquée d'un succès éclatant.

Société d'élite, danse entraînante, goûter délicieux, rien n'a été épargné pour rendre parfaite plaisirs des invités et la satisfaction des organisateurs.

Une jolie comédie intitulée, *Les Jurons de Cadillac*, a été jouée avec succès par M. E. Tremblay et Mlle Calder, des Soirées de Famille. M. J. Tremblay, L.-P. Bérubé, ainsi que Mlles B. Dubois et R. Rondeau ont charmé l'auditoire de leurs jolis morceaux de chant fort bien choisis.

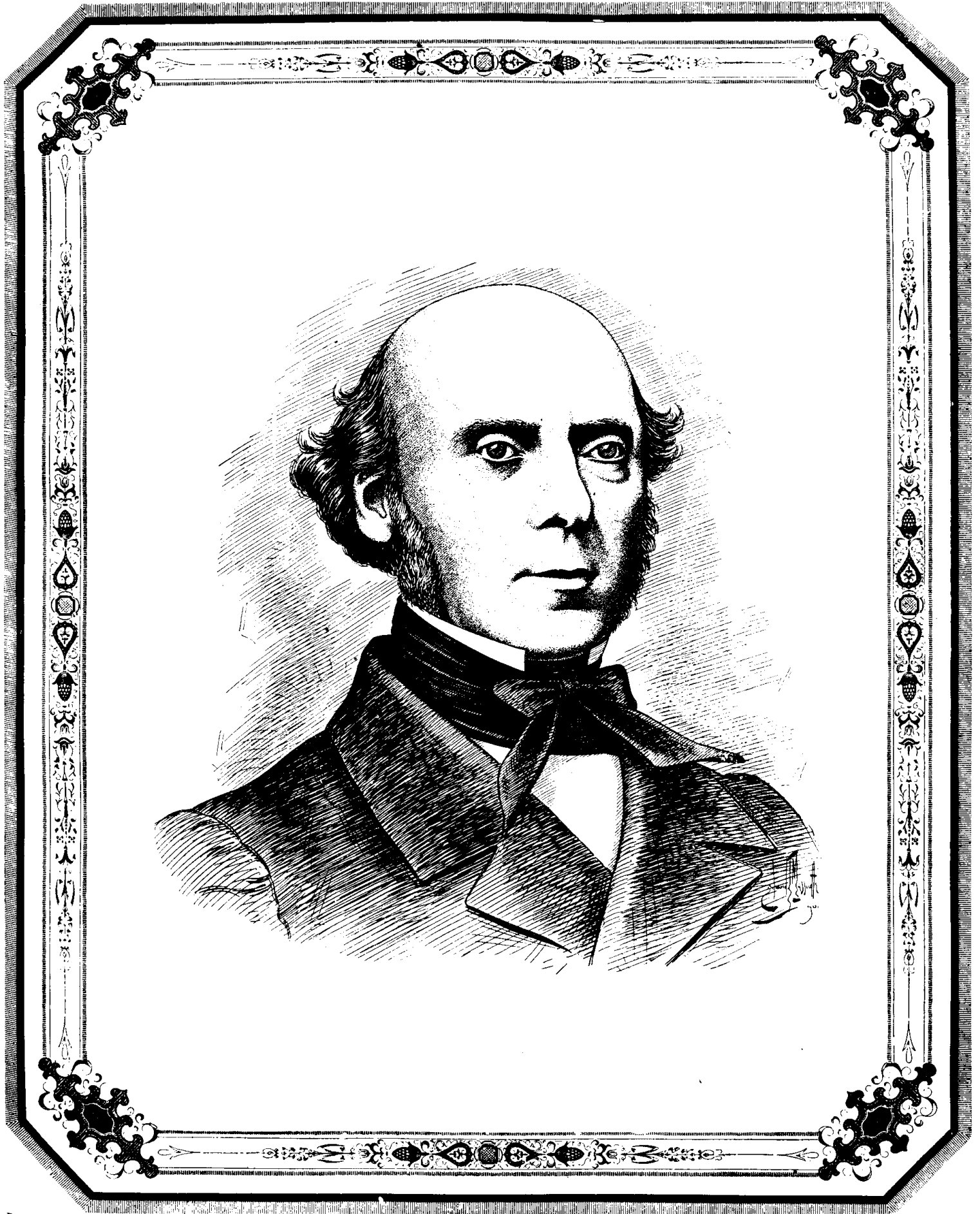
Il nous a été impossible de nous procurer les noms de toutes les personnes présentes à cette fête. Ont été remarqués, cependant : M. G.-N. Ducharme, maire de Sainte-Cunégonde et Mme Ducharme ; Dr U. Lalonde, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Sainte-Cunégonde et Mme Lalonde ; Dr G. Dagenais, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de la Pointe Saint-Charles, Dr E. Lalonde, régisseur de Montréal-Est ; Dr Cyphiot et Mme Cyphiot ; M. Goyette, recordeur de Sainte-Cunégonde et Mme Goyette ; Dr Poupart et Mme Poupart ; Dr S. Lachapelle et Mme Lachapelle ; l'échevin Ethier et Mme Ethier ; l'échevin Roy et Mme Roy ; M. et Mme Ls Bérubé, sr ; M. et Mme L. Bérubé, jr ; M. Bazin, avocat et Mme Bazin ; M. C. Dufort, architecte et Mme Dufort ; M. S. Letourneau, avocat et Mme Letourneau ; M. A. Geoffrion, avocat, et Mme Geoffrion, M. J.-H.-L. Hébert, notaire, et Mme Hébert ; M. et Mme Charles Dépocas ; M. Mme et Mlle Lafond, M. et Mme G. Leroux ; M. et Mme A. Pilon ; M. et Mme Scott ; M. et Mme Friset ; M. et Mlle Thibault ; M. et Mlles Germain ; M. et Mme Hartenstijn ; M. et Mme Marcotte ; MM. Lussier, Pruneau, Décary et Roy, avocats ; F. Monette, L. Léonard, étudiants ; MM. Lecavalier, Binette, Bienvenu, Gravel, L. Desjardins, J.-P. Lefebvre, R. Bérubé, A. Bérubé, J.-C. Thibault ; Mlles Bayard, Dubois, Rondeau, Calder, Lalonde, Rhéaume, etc., etc.

M. le maire Ducharme, les Drs Lalonde et Lachapelle et M. A. Geoffrion, avocat, se sont acquittés avec honneur de la partie oratoire de la fête. Ont présidé à son organisation : Dr J.-U. Lalonde, J.-U.-A. Geoffrion, J.-H.-L. Hébert, Dr C. Cyphiot, Francis Monette, J.-A. Poirier, N. David, Alfred Naud, A. Geoffrion et G. Martineau. Nos félicitations à qui de droit.



LA FLAMBÉE, par Tessier. Salon de la Société des Artistes français, 1901

GALERIE NATIONALE



Publié par LE MONDE ILLUSTRÉ

Dessin de Edmond J. Massicotte

François-Xavier Garneau

Né à Québec, en 1809, Mort à Québec, en 1866. Poète et prosateur. A mérité le titre d'historien national

it charger
for d'Or
une vraie
cher que
course si
J'ai donc
paix, et
l'aller me
en haus-
fiacre No
Si j'avais
moi, et
mais c'est
omme pou-
si embar-
le gamin
s'éloigna
it au sym-
malles sur
emme une
fiacre en
f du petit
tour ? lui
ort au feu,
... (il y a
ttend rue
tendait et
à la porte
ui ouvrir.
ns l'inté-
et que je
? deman-
énage lui-
ne que doit
mes amis,
e...
geant que
e, j'ai pris
onsieur, et
gré.
ignorant si
ait appor-
J'espère
s je vous
remboursé

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

CAUSERIE

LE MIROIR

On s'est souvent demandé : Que serait la maison sans enfants ? On pourrait bien également se poser cette question : Que serait la maison sans miroir ?

En effet, je ne sais si les hommes ont jamais réfléchi sérieusement à l'influence énorme que ce petit meuble peut exercer sur un esprit. Remarquez que je ne détermine pas le sexe de cet esprit, étant bien convaincue que les êtres barbus tiennent autant que les femmes au plaisir d'observer leurs qualités extérieures.

Si j'écrivais un ouvrage philosophique, je traiterais cette question : De l'influence du miroir sur l'esprit et le cœur de l'homme. Mais ne trouvant point mon intelligence assez mûre pour ce grand œuvre que je laisse aux philosophes de notre siècle, je me bornerai à faire quelques observations sur le miroir, ce compagnon indispensable à notre bien-être.

Il est très humiliant de penser que l'homme qui, de son œil puissant franchissant la distance, mesure les taches du soleil, entrevoit les habitants de la planète Mars, examine la surface de notre satellite, avec ses cratères, ses vallées, sa désolation, que l'homme dis-je, qui contemple de si loin les merveilles de la nature, ne peut voir de son propre visage que le bout de son nez, et encore faut-il qu'il soit assez long !

L'homme n'ayant que deux yeux, et ceux-ci étant situés dans la tête, il doit s'en rapporter pour apprendre à connaître son visage, aux lois de la réflexion spéculaire, à l'art de la photographie, ou à la description plus ou moins exacte que voudraient bien lui en faire ceux qui l'entourent. Cette dernière méthode réussirait assez bien parmi les hommes, mais, avec les femmes, qui dit-on, n'aiment pas à se dire des choses agréables, elle ne ferait pas du tout. Tout artiste sait qu'un coup de pinceau change complètement la physionomie d'une personne, un coup de langue, et surtout un méchant coup de langue, pourrait bien en faire autant ; toute jolie femme s'évertuerait à persuader sa rivale qu'elle est un vrai monstre de laid. L'art de la photographie, tout en étant plus exacte ne tient point compte de la couleur, de la mobilité des traits, de la vie enfin.

Le miroir est donc le moyen par excellence pour apprendre à chacun de nous à connaître son visage.

On nomme miroir toute surface polie qui réfléchit régulièrement la lumière en reproduisant l'image des objets qu'on lui présente. Suivant la forme de ces surfaces, on a des miroirs plans, concaves, convexes, sphériques, paraboliques, etc.

Les propriétés des miroirs concaves, appelés aussi "miroirs ardeus" paraissent avoir été connues très anciennement.

Euclide nous en expose la théorie, et Archimède passe pour en avoir donné une démonstration pratique dont le souvenir est resté célèbre dans l'antiquité.

Par le moyen de ces miroirs, il brûla la flotte des Romains qui assiégeaient Syracuse.

On l'a souvent remarqué avec justesse, c'est la nature qui a fourni aux hommes les premiers miroirs. Méuard dit : "Le cristal des eaux servit l'amour-propre des hommes et c'est sur cette idée qu'ils ont cherché le moyen de multiplier les images".

On ne peut nier que cette hypothèse ne soit de la plus grande probabilité.

Comme preuve, nous lisons que Psyché contemplant à la fontaine sa radieuse beauté et que le vain Narcisse admirait son beau visage dans le ruisseau, tandis que les eaux paisibles de l'abreuvoir révélaient aux bergères leurs grâces et leurs charmes rustiques.

Mais au Canada, où la glace emprisonne nos ruisseaux pendant quatre ou cinq mois de l'année, vous conviendrez que ces miroirs fournis par la nature,

tout en étant très primitifs et très poétiques offrent de grandes inconvénients. D'abord, il serait longtemps et souvent inaccessible. Cinq mois sans miroir, les dames en mourraient d'impatience. Et puis, la toilette des dames de nos jours étant beaucoup plus compliquée que ne l'était celle des nymphes et des anciennes bergères, la situation pittoresque, mais quelque peu publique de ces miroirs, ne serait pas toujours appréciée.

Soyez donc très reconnaissantes, Mesdames, de ce que vous pouvez, assises confortablement devant votre miroir, à l'abri de l'intempérie des saisons, contempler, pendant trois cent soixante-cinq jours de l'année vos charmes extérieurs, et de ce que, dans la sécurité de votre intérieur, loin de l'œil indiscret du passant, vous pouvez sans crainte faire usage des secrets de l'art innocent qui sait si bien rehausser votre beauté ou réparer les ravages des ans !

Selon Pline, c'est mille ans avant notre ère que le hasard fit découvrir le miroir. Des marchands de nitre qui traversaient la Phénicie s'arrêtèrent sur le bord du fleuve Bellus pour cuire leur viande ; à défaut de pierres, ils prirent des morceaux de nitre pour soutenir leurs vaisseaux. Ce nitre mêlé avec le sable ayant été embrasé par le feu se fondit et forma une liqueur transparente qui se figea et donna la première idée du verre. Les verreries de Sidon furent renommées, et c'est de là que sortirent les premiers miroirs en verre on ne sait à quelle époque.

Parmi les divinités antiques, c'est Vénus on le comprend sans peine qui fut représentée comme se servant le plus souvent du miroir. Quant à Minerve, on supposait que dans son amour de la sévère sagesse, elle ne se servait jamais de ce petit meuble si favorable aux secrets plaisirs de la vanité.

Cependant, à Rome comme à Athènes, les plus sages matrones ne négligeaient point d'en faire usage. Si la forme et la matière des miroirs ont varié avec les siècles, la coquetterie de celles qui y ont contemplé leurs charmes a probablement si peu varié qu'on peut bien la regarder comme étant toujours la même. On a calculé avec précision quelle portion de sa vie un homme passe à dormir et à manger, mais on a jamais pu savoir au juste combien de temps une femme et surtout une jolie femme, passe devant son miroir. Il serait aussi difficile de résoudre ce problème que de déterminer la quantité d'huile consommée dans la lanterne de Diogène pendant qu'il cherchait un homme !

A quelle époque de notre vie passons-nous le plus de temps devant notre miroir ? Quant à la femme, la réponse à cette question est bien vite trouvée. Du moment où, haussée sur la pointe de ses petits pieds, elle aperçoit dans la glace son visage rose et mignon jusqu'au jour où de sa main tremblante, elle liasse les bandeaux de cheveux blancs qui encadrent son front ridé, la femme reste fidèle au miroir.

L'homme est beaucoup moins constant. Enfant, il ne regarde guère dans le miroir que pour y faire des grimaces.

Garçon, à l'âge sans pitié, il ne le considère ni comme un objet de luxe ni de nécessité, témoin, le temps qu'il y passe pour faire sa toilette.

Les sculpteurs de l'antiquité connaissaient dix-huit façons d'arranger la chevelure de Minerve, lui n'en connaît qu'une pour disposer la sienne : trois coups de démêloir, et il est coiffé.

C'est de dix-sept à vingt ans que le jeune homme use jusqu'à la corde le tapis devant son miroir, et les mères qui ont des fils feront bien de jeter une natte à cet endroit.

A cet âge, le jeune homme se mire en face, en arrière, de côté, de travers, en long, en large, du haut en bas, du bas en haut, et au moment où l'on pense qu'il en a assez, il recommence le même manège avec

une nouvelle ardeur ; ce n'est que lorsqu'on entend la porte se fermer sur lui que l'on est sûr qu'il a fini, si toutefois il ne rentre pas sous prétexte d'avoir oublié quelque chose. Semblable au général qui, avant de marcher au combat se met au courant des ressources à sa disposition, de même le jeune homme veut se rendre compte de ses chances de succès avant de s'en aller à la conquête des cœurs !

Cette crise passée, l'homme est beaucoup plus modéré que la femme dans l'usage qu'il fait du miroir. Désormais, il pourra passer devant une glace sans s'y regarder, une femme jamais, à moins qu'elle ne craigne de manquer le dernier train, ou que la pluie ne gâte son chapeau le plus triomphant.

Il arrivera bien encore quelquefois à un homme de passer une demi-heure devant le miroir à nouer une cravate revêche, à cirer une moustache rebelle, à brosser de soyeux favoris, ou parfois à manipuler une mèche de cheveux qui pourrait tout au plus couvrir une superficie de deux pouces, et avec laquelle il essaie — vains et pathétiques efforts — de couvrir tout son crâne dénudé ; mais lorsqu'il est satisfait de son apparence, il laisse son miroir dans son cabinet de toilette et il ne saisit pas toutes les occasions d'admirer son visage comme le font certaines dames auxquelles toute surface réfléchissante sert de miroir : les vitrines des magasins, la porte vitrée, une plaque de métal quelconque, un plateau d'argent, le fond d'un plat de fer blanc, la lame d'un couteau ; elles se mireraient dans une cuiller à thé même si la surface concave ou convexe de celle-ci ne les défigurait pas.

De tous nos amis, le miroir est sans contredit le plus fidèle. On vous dira avec un aplomb qui approche de l'impudence que le temps n'a point d'empire sur vous, que vous n'avez point changé depuis dix ans, au contraire que vous rajeunissez tous les printemps.

Si vous êtes tenté de le croire, prenez votre miroir en plein jour, regardez-vous-y longtemps, de bien près, et vos illusions se dissiperont à moins que vous ne soyez du même avis que l'héroïne des vers suivants :

La vieille Alix, jadis si belle,
Jadis si chère à ses amants
Se ployait sous le faix des ans,
Et se croyant toujours nouvelle.
Un jour, une glace fidèle
Lui fit voir ses traits allongés ;
Oh ! quelle horreur, s'écria-t-elle,
Comme les miroirs sont changés !

En énumérant ce qui distingue l'homme des autres animaux, il me semble que l'on n'a jamais mentionné le fait qu'il est le seul qui prenne plaisir à contempler son visage dans un miroir. Je ne sache pas qu'on ait jamais vu le paon même, l'emblème de la vanité, faire la roue devant un miroir.

Au figuré le mot miroir signifie ce qui sert aux hommes de moyens pour se connaître moralement, tel que l'indiquent les citations suivantes :

La conscience est le seul miroir qui ne flatte et ne trompe personne. Le style est un miroir où se réfléchit fidèlement la pensée et le cœur. L'histoire fidèle est le miroir des temps. L'égoïsme est un miroir que nous prenons pour un transparent. Boileau dit :

Un discours trop sincère aisément nous outrage
Chacun dans ce miroir pense voir son visage.

Les yeux sont le miroir de l'âme. Cette pensée est sublime et effrayante à la fois. Sublime, en ce que l'âme, émanée de Dieu, perçant la matière qui l'enveloppe se reflète, dans toute sa beauté, dans ce merveilleux miroir, effrayante, en ce qu'on y voit aussi le mal que le péché a introduit dans notre nature. Qu'il est beau ce miroir de l'âme avant que le souffle des années, avec leurs larmes, leurs combats, leurs malheurs en ait terni la surface.

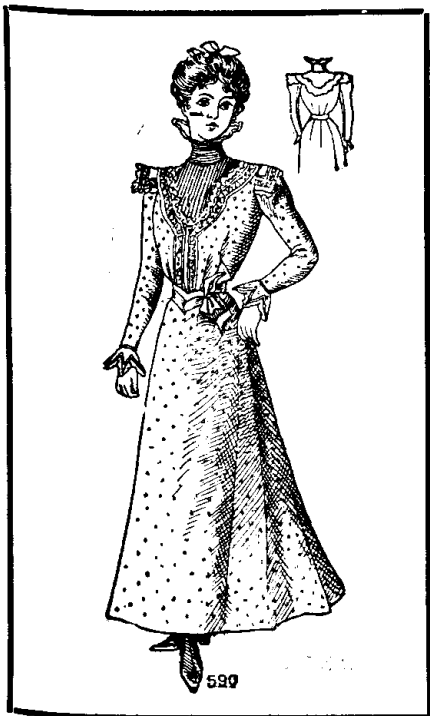
D'abord, j'y contemple l'innocence, la candeur, l'étonnement, la confiance, oh ! la confiance surtout, car l'enfant, ne sait pas encore que l'on trompe ici-bas.

Plus tard, ce même miroir, plutôt ce kaléidoscope de l'âme, révèle tout un monde d'espérance, d'amour, de dévouement, de sentiments nobles et généreux auxquels, hélas, les mauvaises passions comme de sombres nuages sur un lac tranquille et pur viennent aussi se mêler.

Heureux celui dont l'œil resté pur reflète l'image de son créateur !

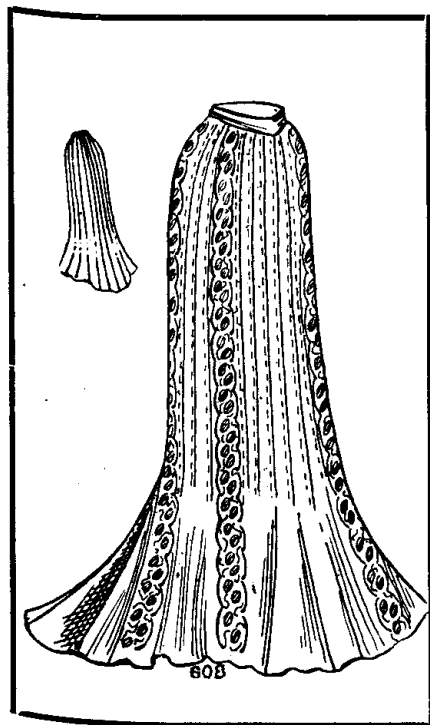
LOUISA KING.

LA MODE



No 590

No 590.—Cette superbe toilette de soie blanche, pointillée de bleu, et laissant voir un devant de soie bleue à plusieurs plis, est aussi simple qu'elle habille bien. Il faut dix verges de soie pour une fillette de 12 ans. Le patron se vend dans les numéros qui conviennent aux fillettes de 10, 12 et 14 ans. Prix 10 cts.



No 608

No 608.—Cette magnifique jupe de soie bleu pastel, avec insertions de guipure, est taillée d'après un modèle très simple. Les piqures sont arrêtées à 12 pouces du bas de la jupe. Il faut 12 verges de soie ou 4 verges d'une étoffe de 50 pouces pour la confection de cette jupe. Nous vendons ce patron dans les numéros 20, 22, 24, 26 et 28, mesure de taille. Prix 10 cts.

CARNET MONDAIN

On annonce, pour le commencement de juin, le mariage de M. Arthur Giroux, comptable de la maison Auguste Couillard & Cie, à Mlle Eva Lemay, fille aînée de M. Octave Lemay, entrepreneur, de cette ville.

LES QUESTIONS DU COIN DU FEU

Quelques amis du journal nous ayant suggéré l'idée de poser certaines questions, piquantes d'intérêt, à nos lecteurs et lectrices, c'est avec plaisir que nous accédons à leur demande. Tous et toutes peuvent répondre. Nous mettons, comme seules conditions à la publication de ces réponses, signées de pseudonymes ou de noms véritables, que le travail en soit joli, original et bref.

Les revues françaises ont inauguré, il y a quelque temps, ce système de questions et de réponses qui a pleinement réussi. Il en résulte, en effet, un échange mutuel d'idées, d'opinions, de controverse même, bien propre il me semble, à intéresser agréablement les personnes qui cultivent les choses de l'esprit, de l'art ou de l'esthétique et s'occupent de solutions de divers problèmes sociaux, toujours d'actualité.

Nous maugurons les questions du Coin du Feu par celle-ci : *Croit-on qu'il soit possible d'éprouver un violent amour sans que cet amour se trahisse ?*

A nos aimables lecteurs et gentilles lectrices de répondre.—A.

FLEUR DE RÉSURRECTION

Fleur étrange, un prodige et un mystère, dont l'image symbolique se trouve parfois gravée sur les vieux tombeaux.

D'où vient cette fleur et quelle est-elle ? On l'ignore. Elle ne ressemble à aucune autre plante et on ne lui connaît ni famille, ni berceau.

Type unique au monde, individu isolé sur la terre et dans la science, "la fleur de résurrection" est sans ancêtres comme elle est sans descendants.

En parlant de cette plante miraculeuse, il me semble que je quitte l'histoire naturelle pour entrer dans la légende et je crois raconter quelque rêve oriental.

Il n'est pas jusqu'à l'histoire de la découverte de cette fleur qui ressemble à un conte des *Mille et une nuits*.

C'était en 1848 le Dr Deck, savant illustre et grand voyageur, entreprit d'explorer la Haute Égypte et de parcourir le désert dans le but de retrouver les opulentes mines d'émeraudes, exploitées dans l'antiquité.

Durant son voyage, le savant docteur fit la rencontre d'un vieil Arabe à qui il sauva la vie. L'Arabe était pauvre et pourtant il devait payer les honoraires de Deck avec un trésor qui valait toutes les pierreries du monde et que n'auraient pu lui offrir tous les rois de la terre.

Ce trésor était une plante. C'était une petite plante, grêle et desséchée qui, au dire de l'Arabe, avait été découverte au désert, dans un vieux tombeau, sur le sein d'une prêtresse égyptienne.

Et l'Arabe ajoutait que cette fleur mystérieuse possédait un charme sans pareil.

En écoutant le pompeux éloge de cette chétive plante qui, pour tout ornement, portait sur sa tige flétrie deux boutons brûlés par le soleil et jaunies par le temps, Deck ne put s'empêcher de sourire.

Alors l'Arabe prit quelques gouttes d'eau, arrosa la plante et aussitôt, un prodige s'accomplit sous les yeux émerveillés du voyageur ; au contact de ces gouttes légères, la plante frémit, s'agite, sa tige se redresse et se balance, les boutons se gonflent, s'entrouvent, la fleur s'épanouit.

Elle déroule ses pétales diaphanes et superbes qui se disposent en rayon éclatant autour d'un point central, plein de fraîcheur et d'élégance. On dirait quelque pâquerette fantastique, cueillie dans un parterre enchanté.

Et, peu à peu, renversant sa corolle aux teintes irisées d'une délicatesse exquise, la belle ressuscitée découvre son sein rafermi sur lequel reposent d'antiques graines.

Mais hélas ! cette précieuse semence, que la fleur de résurrection garde avec un soin jaloux depuis tant de siècles, est à jamais stérile.

A quel sol pouvait-elle confier ces graines et quel soleil saurait les féconder ?

Puis, après cette courte résurrection, la plante se raidit, s'étiole, se penche ; la tige se courbe et jaunit, la fleur se contracte, les pétales se flétrissent et se replient sur eux-mêmes, toute la plante s'affaisse et retombe dans sa mystérieuse léthargie, ou plutôt elle est morte.

Quel tableau ! c'était la vie, c'est la mort. Il ne reste plus que les deux boutons, les deux boules chétives, jaunies par les siècles et brûlées par un soleil d'il y a peut-être cinq à six mille ans.

Le Dr Deck, au comble de la surprise et de l'admiration, emporte cette plante extraordinaire et renouvella plus de mille fois l'expérience du vieil Arabe, et toujours la petite fleur du désert, la plante mystérieuse ressuscita dans son impérissable beauté sous quelques gouttes d'eau.

En mourant, Deck légua la fleur de résurrection à son disciple et ami le savant Lames, qui, à son tour, répéta toujours, avec le même succès, l'expérience miraculeuse.

Enfin, l'un des deux boutons fut offert au grand naturaliste de Humboldt, qui, je ne sais combien de fois, ressuscita, en pleine académie, la petite fleur du tombeau égyptien. Entre ses mains, la plante de résurrection ne fit que renaître et mourir, sans qu'ils pût pénétrer ses secrets.

Et à chaque expérience il répétait, avec la tristesse d'un génie impuissant et confondu : "Je ne connais rien dans la nature qui ressemble à cette plante."

L'éminent auteur de *l'Ame de la plante*, Arnold Boscowitz, qui a écrit de si belles pages sur la fleur de résurrection, croit que les anciens avaient connu cette merveille du monde végétal.

"Il est même probable, dit-il, qu'au moyen-âge l'Orient en conservait encore quelque vague souvenir, car dans les cathédrales de Rouen et de Bayeux, sur ceux des chevaliers de l'Ordre, est gravée, comme emblème de l'éternel amour, une fleur mystique qui n'est autre que la fleur de résurrection au moment où elle ouvre sa corolle."

Qui pourra jamais préciser le mystère de cette plante à jamais disparue qui, après des milliers d'années, sort de son tombeau pour ressusciter sous une goutte d'eau, entr'ouvre sa corolle toujours belle, comme pour dire au monde étonné : "Voilà comment j'étais du temps des Pharaons !"

FULBERT DUMONTEIL.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois d'AVRIL, qui a eu lieu samedi le 4 courant, a donné le résultat suivant : Gagne une piastre ou 6 mois d'abonnement chacun :

| | | | | | |
|-----|-------|-------|--------|--------|--------|
| 15 | 584 | 2,473 | 5,830 | 11,839 | 20,661 |
| 22 | 681 | 2,530 | 5,942 | 12,725 | 20,702 |
| 71 | 731 | 2,542 | 6,732 | 13,432 | 21,630 |
| 106 | 788 | 2,679 | 6,864 | 14,327 | 22,460 |
| 127 | 813 | 2,691 | 7,349 | 14,869 | 23,340 |
| 209 | 888 | 2,727 | 7,673 | 15,120 | 24,460 |
| 240 | 919 | 2,733 | 8,128 | 15,234 | 25,622 |
| 268 | 969 | 2,768 | 8,246 | 16,328 | 26,732 |
| 300 | 985 | 2,814 | 8,357 | 16,638 | 26,840 |
| 371 | 1,115 | 3,130 | 9,009 | 17,446 | 27,330 |
| 389 | 1,246 | 3,450 | 9,127 | 17,692 | 28,272 |
| 453 | 1,266 | 3,663 | 9,235 | 18,736 | 29,108 |
| 492 | 2,311 | 4,082 | 9,371 | 18,946 | 30,321 |
| 525 | 2,345 | 4,137 | 10,451 | 19,322 | 31,429 |
| 563 | 2,409 | 4,564 | 11,624 | 19,438 | 32,531 |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AVRIL, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal dans les 30 jours, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Une femme diligente ne fait jamais un pas inutile —Mme GETHE.

Les patrons du MONDE ILLUSTRÉ. Patrons à 10 cts genres nouveaux. Patrons valant 25 cts pour 10 cts

UNE OFFRE SPECIALE

Les patrons exacts des modes publiées dans la page des dames peuvent être obtenus au prix uniforme de 10 cts chacun.

Ces patrons sont de parfaits modèles des genres les plus nouveaux et les plus en vogue actuellement portés.

Par arrangement spécial, nous sommes maintenant en état d'offrir à nos lectrices un choix complet des patrons les plus à la mode au prix nominal de 10 cts. De semblables patrons se détaillent partout à 25 cts chacun.

Ces patrons à 10 cts ne doivent pas être classés dans les patrons à bon marché, qu'on trouve ordinairement en vente dans les magasins à départements. Ils sont supérieurs en toute façon. D'une exactitude parfaite, ils représentent les dernières créations des toilettes qui auront le plus de vogue. Des illustrations et instructions complètes pour la coupe et la façon accompagnent chaque patron. Il y a un morceau pour chaque partie du vêtement à faire, le numéro et le nom des différentes pièces du patron et des instructions tellement complètes que chaque personne qui sait coudre peut faire un vêtement bien ajusté sans difficulté.

Ordonnez les patrons par numéro et spécifiez la mesure désirée.

Les patrons de corsages se donnent dans les mesures suivantes : 32, 34, 36, 38, 40, 42 et 44 pcs (mesure de buste). Les patrons de jupes dans les mesures suivantes : 20, 22, 24, 26, 28, 30, 32, 34 et 36 pcs (mesure de taille). Si ces patrons sont demandés pour fillettes ou enfants, spécifiez l'âge. Si la mesure est donnée exactement, le patron s'ajustera parfaitement requérant seulement les légères retouches provenant de l'essayage et de ce qui convient à des épaules hautes ou obliques, etc.

Tous les ordres seront promptement remplis. Nulle n'aura à se plaindre d'aucun délai. On devra envoyer 10 cts en argent ou en timbres-postes avec la commande pour chaque patron désiré.

Adressez : MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

Ecrivez bien votre nom et votre adresse.

—Les estimés de la marine anglaise pour l'année prochaine ont été fixés à \$150,000,000.

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultation gratuites.

LA FORCE RETROUVEE

Les hommes et les femmes, à tout âge, qui se sentent faibles et épuisés par suite d'un excès de travail intellectuel au physique trouveront dans les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard la force et la vigueur.

—A l'avenir, le 24 mai sera appelé le "Victoria day" et observé comme jour de fête légale.

NOM PROPRE

Le *Baume Rhumal* est justement appelé le grand remède français. Il guérit toutes les affections de la gorge et des poumons.

—La première mine de charbon a été ouverte en 1113 près de Liège.

PAS D'HESITATION

Entre tous les remèdes contre les affections de la gorge et des poumons, le seul vraiment efficace est le *Baume Rhumal*.

CE SONT ENCORE LES

Pilules de Longue Vie

(BONARD)

Qui ont guéri

Delle BLANCHE LAPERLE

Encouragée par les nombreux témoignages de guérisons opérées par les Pilules de Longue Vie (Bonard) publiés dans les journaux, Delle Laperle employa ce merveilleux remède pendant deux mois et fut guérie de maladies particulières à son sexe ainsi que de l'Anémie et la Nervosité.

Nous recevons d'elle la lettre suivante qu'elle nous prie de bien vouloir publier pour que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul moyen de recouvrer la force et la santé.

La Cie Medicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS,—J'étais pâle, faible, nerveuse, j'avais des maux de tête continuels, des douleurs dans le dos, les côtés et les reins; mes époques étaient douloureuses et irrégulières et j'étais rendue à un tel point qu'il m'était impossible de faire aucun ouvrage. En lisant les journaux, je vis les nombreuses guérisons opérées par les Pilules de Longue Vie (Bonard). Je commençai à en prendre et après deux mois de traitement tous mes maux sont disparus comme par enchantement.

Je vous suis donc infiniment reconnaissante et je désire que ma guérison soit publiée sur tous les journaux, afin que les jeunes filles qui souffrent comme moi ne doutent plus de leur guérison.

BLANCHE LAPERLE, 22 rue Brébœuf.



DELLE BLANCHE LAPERLE.

riche et abondant, renforcent les muscles et les nerfs et régularisent les fonctions de l'Estomac du Foie et des Rognons.

Elles guérissent les Hommes, les Femmes et les Enfants.

Afin de vous convaincre de leur efficacité nous vous enverrons sur réception du coupon ci-joint accompagné d'un timbre de 2 cents une boîte-échantillon de ce merveilleux remède ainsi qu'un livre de recettes utiles.

LA GIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boîtes

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et
Adresse



NO. 20

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

DUPUIS & LUSSIER

AVOCATS

Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS
D'INVENTION

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

CANADA
ET
ETRANGER

Montreal Light, Heat & Power Company

CAPITAL AUTORISÉ - - - - \$17,000,000

Etablissement de Credit : LA BANQUE DE MONTREAL

MM. H. S. HOLT, - - - - - Président
 JAMES ROSS, - - - - - 1er Vice-Président
 RODOLPHE FORGET, - - - - - 2nd Vice-Président
 H. H. HENSHAW, - - - - - Secrétaire-Trésorier

DIRECTEURS

M. H. Montagu Allan, Directeur de la Compagnie du Gaz de Montréal, Directeur de la Banque des Marchands du Canada.
 Hon. L. J. Forget, Sénateur, Président de la Compagnie des Tramways de Montréal, Président de la Compagnie de Navigation Richelieu et Ontario.
 M. Rodolphe Forget, Président de la Compagnie Royale Electrique, Directeur de la Montreal and St. Lawrence Light and Power Company.
 Lt. Col. F. C. Henshaw, Directeur de la Compagnie Royale Electrique, Directeur de la Compagnie des Tramways de Montréal.
 M. H. S. Holt, Président de la Compagnie du Gaz de Montréal, Directeur de la Compagnie Canadienne Générale Electrique.
 Hon. Robert Mackay, Directeur de la Compagnie du Gaz de Montréal, Directeur de la Compagnie du Téléphone Bell.
 M. C. E. L. Porteous, Président de la Montreal and St. Lawrence Light and Power Company, Directeur de la Compagnie des Tramways de Toronto.
 Hon. H. B. Rainville, Orateur de l'Assemblée Législative, Directeur de la Compagnie Royale Electrique.
 M. James Ross, Directeur-Gérant de la Compagnie des Tramways de Montréal, Directeur de la Banque de Montréal.

Aux Actionnaires des Compagnies Royale Electrique et du Gaz de Montreal:

Messieurs, - La Montreal Light, Heat and Power Company a été incorporée par de forts actionnaires de la Compagnie Royale Electrique, de la Compagnie du Gaz de Montréal et de la Montreal & St. Lawrence Light and Power Company (ci-devant la compagnie Manufacturière de Chambly).

Le but de l'incorporation est d'exploiter la production et la distribution de la lumière, de la chaleur et du pouvoir moteur à Montréal et ses environs.

La Compagnie a obtenu de la Législature des pouvoirs qui lui permettent d'exploiter cette industrie avec autant d'avantage que toutes autres compagnies auparavant incorporées par la Législature.

L'industrie de la lumière et du pouvoir moteur à Montréal, a été grandement modifiée depuis un court laps de temps par suite de l'immense développement des pouvoirs d'eau dans le voisinage immédiat de la ville.

On a considéré que la nouvelle situation serait au plus grand avantage d'une compagnie qui contrôlerait le plus grand producteur de pouvoir et les plus grands vendeurs de lumière et de pouvoir moteur, notamment, La Montreal and St. Lawrence Light and Power Company, la Compagnie Royale Electrique, et la Compagnie du Gaz de Montréal, et laquelle serait dans la double position de produire et de vendre de la lumière, de la chaleur et du pouvoir moteur, et posséderait un champ plus vaste que les compagnies constituantes en ont possédé dans le passé.

On pourra réaliser une réduction considérable dans les dépenses, en exploitant de concert les différentes compagnies.

Les directeurs de la Compagnie croient que les avantages que l'on retirera d'une administration plus unie, - avantages d'exploitation de plus grands pouvoirs sur une plus grande échelle, et l'unification des intérêts qui autrement pourraient être opposés les uns aux autres, auront pour résultats des recettes claires plus considérables à être appliquées aux dividendes.

La Montreal Light, Heat and Power Company a pris des arrangements avec MM. L. J. Forget et Cie, par l'entremise de qui elle fera l'acquisition de la majorité des actions du capital des trois compagnies ci-dessus mentionnées.

Il est à désirer que tous les actionnaires des trois compagnies puissent avoir l'occasion d'échanger leurs actions pour les actions de cette compagnie et MM. L. J. Forget et Cie font avec les présentes une offre à cet effet aux actionnaires de ces trois compagnies.

L'année financière de la Compagnie commencera le premier jour de mai de chaque année et c'est l'intention des fondateurs de mettre les dividendes payables tous les trois mois, à compter du 15 août prochain.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,
 Votre obéissant serviteur,

Montréal, 25 avril 1901. H. H. HENSHAW,
 Secrétaire-Trésorier.

BUREAUX DE MM. L. J. FORGET & CIE.

MONTRÉAL, 25 AVRIL 1901.

Aux Actionnaires de la Compagnie Royale Electrique et de la Compagnie du Gaz de Montréal.

Messieurs, - Nous vous offrons par les présentes de vous échanger les actions que vous possédez actuellement dans la Compagnie du Gaz de Montréal ou dans la Compagnie Royale Electrique pour des actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, dans la proportion de \$250 d'actions au pair de The Montreal Light, Heat and Power Company pour \$100 d'actions au pair de la Compagnie du Gaz de Montréal ou de la Compagnie Royale Electrique. Il ne sera pas distribué de parts fractionnelles des actions du capital de The Montreal Light, Heat and Power Company, mais ces dites parts seront réparties entre nous.

Cette offre sera valable pour trente jours de cette date - et ce temps est fixé pour permettre aux actionnaires demeurant à l'étranger de recevoir et d'examiner l'offre.

Elle est susceptible d'être révoquée par nous en tout temps, par un avis de deux jours publié dans un journal quotidien de Montréal.

Les actionnaires qui accepteront cette proposition sont priés de signer la lettre d'acceptation ci-jointe et d'envoyer cette lettre, avec leurs certificats, s'ils en ont, à The Royal Trust Company, avec laquelle des dispositions ont été prises pour la réception des actions et pour leur échange pour des actions de la nouvelle compagnie, aux conditions ci-dessus mentionnées; et dont les frais seront payés par nous.

Nous avons l'honneur d'être, messieurs, vos obéissants serviteurs,
 L. J. FORGET & CIE

A la Royal Trust Company.

Messieurs, - J'accepte, par les présentes, une offre qui m'a été faite par MM. L. J. Forget & Cie, pour échanger les actions que j'ai maintenant dans la Compagnie Royale Electrique ou dans la Compagnie du Gaz de Montréal pour des actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, dans la proportion de \$250 d'actions au pair de The Montreal Light, Heat and Power Company pour \$100 d'actions au pair de la Compagnie Royale Electrique ou de la Compagnie du Gaz de Montréal.

Je possède..... d'actions dans la Compagnie.....

et, par les présentes, je vous autorise à remettre ces actions à MM. L. J. Forget & Cie ou à leur délégué sur réception par vous, à leur compte, d'actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, dans la proportion ci-dessus mentionnée, suivant les conditions de leur offre.

Je vous constitue par les présentes et de façon irrévocable mon procureur pour le transfert des dites actions à MM. L. J. Forget et Cie et les expédier avec cette lettre. Les actionnaires de The Montreal Light, Heat and Power Company, à être remises par eux, ainsi que pour faire et exécuter pour moi et en mon nom, tous les actes et documents nécessaires pour donner effet à la présente procuration.

Votre dévoué,

NOTE - Les actionnaires qui ont des certificats d'actions voudront bien les endosser en faveur de The Royal Trust Company et les expédier avec cette lettre. Les actionnaires de la Compagnie Royale Electrique qui pourraient avoir droit à une part fractionnelle d'une action voudront bien dire s'ils désirent la vendre ou acheter la part fractionnelle restante pour compléter leur action.

COMPAGNIE DU GAZ DE MONTREAL

MONTRÉAL, 25 AVRIL 1901.

Aux Actionnaires de la Compagnie du Gaz de Montréal,

Messieurs, - Nous soussignés, actionnaires de la Compagnie Royale Electrique, avons pris en considération la proposition de MM. L. J. Forget & Cie, d'échanger les actions de la Compagnie pour des actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, telle qu'exposée dans la lettre circulaire qu'ils nous ont adressée le 25 avril 1901, et avons décidé de l'accepter en ce qui nous concerne.

Nous croyons que la centralisation de l'administration des compagnies productives et vendeuses sous une seule organisation aura pour résultat une administration meilleure, une diminution dans les dépenses, ainsi que des revenus nets plus considérables pour le paiement des dividendes.

Nous sommes, Messieurs, vos obéissants serviteurs,
 H. MONTAGU ALLAN H. S. HOLT C. R. HOSMER,
 HENRI JOSEPH, ROBERT MACKAY, HECTOR MACKENZIE,
 HUGH PATON, GEO. H. SMITHERS, JAMES WILSON.

LA COMPAGNIE ROYALE ELECTRIQUE

MONTRÉAL, 25 AVRIL 1901.

Aux Actionnaires de la Compagnie Royale Electrique.

Chers Messieurs, - Nous, soussignés actionnaires de la Compagnie Royale Electrique, avons examiné la proposition de MM. L. J. Forget & Cie, d'échanger les actions de la Compagnie pour des actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, telle qu'exposée dans la lettre circulaire qu'ils nous ont adressée le 25 avril 1901, et avons décidé de l'accepter en ce qui nous concerne.

Nous croyons que de la concentration administrative des diverses compagnies sous une direction unique, résultera une administration améliorée, une diminution de dépenses et des gains nets plus considérables pour le paiement des dividendes.

Nous sommes, Messieurs, vos obéissants serviteurs,
 R. FORGET, GEORGE CAVERHILL, F. C. HENSHAW,
 J. R. MEKKER, H. B. RAINVILLE, JAMES WILSON,
 J. R. WILSON.

MONTREAL & ST. LAWRENCE LIGHT & POWER COMPANY

MONTRÉAL, 25 AVRIL 1901.

A MM. Forget & Cie., Montréal.

Chers Messieurs, - Les soussignés, actionnaires de The Montreal and St. Lawrence Light and Power Company, contrôlant la majorité des actions qui constituent le capital de cette compagnie, offrent par les présentes de vous remettre la majorité des actions émises par cette compagnie, pour un égal montant en actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, sur votre remise à la dernière compagnie d'une majorité des actions constituant le capital de la Compagnie du Gaz de Montréal et de la Compagnie Royale Electrique.

Vos dévoués,

K. W. BLACKWELL, L. J. FORGET, R. FORGET, F. C. HENSHAW,
 JAMES WILSON, CHAS. E. L. PORTEOUS, JAMES ROSS.

CANADA
 ET
 ÉTRANGER
 DOWN
 ARRENTURE
 MONTREAL

REPOSE FLATTEUSE



Le jeune Snob. — Miss, vous êtes bien la première personne intéressante que j'aie eu le bonheur de rencontrer depuis ce matin.

La jeune Miss. — Vraiment ? Eh bien, vous avez plus de chance que moi.

EN VOILA UNE BONNE

Le train de Chicoutimi filait à toute vapeur.

Parmi les passagers se trouvait une bonne vieille campagnarde qui venait de suivre un traitement dans la grande ville de Chicago, ah non, pardonnez-moi dans la... ville de Chicoutimi, elle s'en retournait chez elle, au village, ou plutôt, au beau village de Saint-Jérôme.

Rendue à Jonquières, elle apostrophe M. le conducteur du train et lui demande si c'était là la station de Saint-Gédéon.

— Non, madame, répondit-il, c'est la Rivière aux Sables.

Le train continue et arrive à Kénogami.

— Est-ce Saint Gédéon, ici, M. le Conducteur ?

— Non, madame, c'est Kénogami. A Hébertville, notre bonne femme pose encore la même question au conducteur :

— Est-ce qu'on est rendu à Saint-Gédéon ?

Le chef du train qui est pourtant un excellent garçon et qui ne tuerait pas une puce sans verser d'abondantes larmes, commençant à s'impatienter, lui répondit :

— Non, madame, nous sommes à Hébertville seulement, mais ne m'ennuyez plus avec la même question et lorsque nous serons rendus à Saint-Gédéon je vous avertirai. Voyagez en paix et soyez sans crainte ni inquiétude.

Sur ce, notre promeneuse se tranquillise et se laisse aller à un sommeil conquise, léger ou pesant, nous ne le savons pas.

Toujours, est-il que nous arrivons à Saint-Gédéon et que nous en repartons et que la vieille est encore clouée à son siège.

Tout à coup le conducteur entre dans le char et aperçoit la voyageuse :

— Ah ! bonté, dit-il, j'ai oublié d'avertir ma passagère que nous étions rendus à Saint-Gédéon, tantôt.

Et vite, il tire sur le bell-cord, fait arrêter le train et donne le signal de reculer jusqu'à la station de Saint-Gédéon, soit un trajet de deux milles à peu près. Il va trouver la femme et lui dit :

— Nous sommes à Saint-Gédéon, madame, vous pouvez débarquer, je vais vous aider à transporter vos paquets.

— Ah ! merci, mille fois, monsieur, vous êtes trop bon, je ne débarque pas ici, mon billet est pour Saint-Jérôme.

Les Devoirs d'une Jeune Fille ENVERS SA MÈRE

Jeune fille, rendez à votre mère sur ses vieux jours, les soins et les tendresses qu'elle vous a prodigués avec tant d'anxiété, lorsque vous étiez enfant. C'est une dette de reconnaissance que vous lui devez.

Si elle a passé ses nuits sans dormir et ses journées à peiner pour votre confort, lorsque vous étiez jeune, veillez aujourd'hui sur son bonheur et sa santé, veillez à ce qu'elle prenne soin de ses forces, c'est votre devoir et ce sera votre bonheur.

Sa santé est aussi précieuse pour elle, même si elle est âgée, que pour vous qui êtes jeune et bien portante. La jeunesse peut avoir ses attraits, mais une verte vieillesse a bien aussi ses charmes.

A l'âge mûr, après avoir rempli la mission que la Providence lui avait assignée, après avoir élevé sa famille, il survient chez la femme un moment critique : les premières rides apparaissent sur son front, un peu d'angoisse se peint sur sa figure, elle souffre de douleurs qu'elle n'avait pas l'habitude d'endurer, ses mains et ses pieds deviennent un peu froids et s'engourdissent, elle devient nerveuse et inquiète, elle dort mal la nuit, et le jour, les moindres tracasseries la fatiguent. Ces symptômes augmentent si elle n'est pas secourue à temps.

Jeunes filles, n'attendez pas, pour lui donner les soins qu'elle nécessite, que votre mère soit paralysée ou percluse de rhumatisme, ces maux sont fréquents chez les femmes au RETOUR DE L'ÂGE, et s'il est raisonnable de supposer qu'il peut arriver à votre mère des accidents aussi graves, il est aussi raisonnable de supposer qu'elle a besoin d'aide et d'assistance.

La jeune fille qui se rend compte de ces faits et cherche un moyen simple et effectif de soulager sa mère si elle est malade, ou de soutenir ses forces, si elle se sent affaiblir trouvera dans les PILULES ROUGES tout ce dont elle a besoin pour arriver à ce but, car les PILULES ROUGES guérissent toujours les troubles du retour de l'âge et assurent aux femmes qui les prennent, une vieillesse heureuse et prolongée.

J'ai pris les PILULES ROUGES dit Mme Vallée, pendant deux ans. On m'a conseillé de les prendre au moment où les premiers symptômes du RETOUR DE L'ÂGE se faisaient sentir chez moi. J'avais les mains et les pieds froids engourdis, je souffrais du mal de tête, d'insomnie, et mes vives digestions j'avais toujours des douleurs dans le dos, j'étais incapable de travailler et ma famille craignait beaucoup pour mes jours.

Les PILULES ROUGES prises de temps à autre pendant cette période du retour de l'âge, me firent un grand bien, me rendirent à la santé et me guérirent de tous les troubles dont je souffrais et qui sont si communs chez les femmes qui passent cette période entre l'âge de 40 ans et 50 ans.

DAME VICTOR VALLEE,
Sept-Iles, Côte Nord, Québec.

Je suis allé voir les Médecins Spécialistes, dit Mme F. Leblanc, pour me faire guérir d'une hydropisie causée par les troubles du retour de l'âge ; mes mains et mes pieds étaient enflés, j'étais mal à l'aise et très faible, je souffrais de cette maladie depuis plusieurs années. Les Médecins Spécialistes me donnèrent un traitement spécial et je pris aussi 15 boîtes de Pilules Rouges. Ils me guérirent dans quelques mois, et après avoir souffert pendant des années, après m'avoir fait soigner par un grand nombre de médecins sans résultat, je leur suis reconnaissante pour m'avoir ramenée à la santé.

MADAME F. LEBLANC,
154 rue Montcalm, MONTREAL.

Ce sont surtout les femmes sur le retour de l'âge et qui ont été malades des mois et des années à qui il faut de la patience et de la persévérance, car elles ne peuvent pas se guérir en quelques jours, ni même en quelques semaines. Ce serait folie pour elles d'abandonner le traitement des PILULES ROUGES, après en avoir pris une boîte ou deux seulement, car pour les maladies qui durent longtemps, il faut aussi un long traitement.

Femmes sur le retour de l'âge, soyez persévérantes dans l'usage des Pilules Rouges et vous serez récompensées.

Les Médecins Spécialistes invitent toutes les femmes qui souffrent depuis longtemps à leur demander conseil, ils répondront toujours à leurs lettres avec soin, si elles écrivent et aussi si elles veulent venir à leurs bureaux, ils seront toujours heureux de leur donner des conseils et des avis dont elles ont besoin.

Les bureaux de consultation sont au no 274 rue Saint-Denis ; ils sont ouverts de neuf heures du matin à huit heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche et les consultations sont gratuites.

Les femmes doivent refuser comme imitations, toutes les Pilules Rouges vendues de porte en porte, ou celles vendues au cent ou 25c la boîte ; elles seront expédiées au Canada et aux Etats-Unis sur réception du prix, 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada

Je voulais savoir si nous étions rendus à Saint-Gédéon, parce que M. le Dr Rivierin, de Chicoutimi, de qui je suis un traitement depuis quelques jours, m'a conseillé de prendre une dose d'huile de castor lorsque nous passerions vis à vis Saint-Gédéon. Encore une fois, merci, monsieur.

Et le conducteur d'une voix de stentor cria un "all-abbôd" à tout faire frémir et le train continue sa route.
(Le Colon du Lac Saint-Jean)

POUR RIRE

Un fat, tout fier du ruban rouge qui lui pendait au cou, dit à une dame, qui avait un gros diamant à la main :

— J'aimerais mieux la bague que la main.

— Et moi, répliqua la dame, j'aimerais mieux le licou que la bête.

* *

Un musicien ambulancier joue de l'acordeon sur la voie publique.

Un agent de police l'interrompt.

— Avez-vous une permission ?

— Non.

— Alors accompagnez-moi ?

— Volontiers, que voulez-vous chanter ?

* *

Le maître. — Toto, ta composition littéraire ne te fait pas honneur. La forme et le fond sont d'une pauvreté extraordinaire.

Toto. — Pauvre papa ! ce qu'il va dire en apprenant cela...

Le maître. — Dis-lui que tu as fait tout possible.

Toto. — Mais... c'est que c'est lui qui a écrit toute la composition.

* *

Un type que le docteur X.

Pour lui lui la formule est :

— La maladie, c'est de l'argent.

L'autre jour il rencontre quelqu'un qui lui demande :

— Est-ce que vraiment vous avez des inquiétudes sur M. X...

— Je crois bien... On m'a dit que la famille est capable de ne pas me payer après sa mort !

* *

Après le partage de la Pologne, Frédéric avait réduit à vingt-quatre mille écus le revenu de l'évêque de Varne, qui en touchait avant deux cent mille. Cependant le monarque disait un jour à l'évêque :

— Je compte sur votre protection pour entrer au Paradis. Faites-m'y entrer, je vous prie, sous votre manteau.

— Volontiers, Sire, dit le prélat, si votre Majesté ne l'avait pas tant rogné.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE - MALADIE D'ESTOMAC
FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituentes, etc.
Ph^o MALAVANT, 11, r. des Deux-Points, PARIS.
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

GRATIS.

\$10,000 de Valeurs données GRATUITEMENT
Dames et Fillettes demandées pour Introdire
notre plus nouveau fascicule et des Portraits à rétro-éclairés
la Reine, de Sir William Laurier, Sir Charles Tupper, etc.
grandeur 9 x 12 pouces. Pour un temps limité, nous vendons
ces magnifiques portraits à 10c. chaque, et à toute personne
qui en veut 6 ou plus, nous donnons de magnifiques primes,
dont quelques-unes sont représentées ci-dessous. Si
nous envoyez vos nom et adresse, et nous vous enverrons un
Portrait Précieux, au choix. Ne tardez pas à
nous écrire de ces portraits et notre catalogue complet et cour-
teux de primes. Envoyez les portraits, renvoyez l'argent et
prime vous sera envoyée ABSOLUMENT GRATUITEMENT.
T.S. Nous reprints tous les portraits un délai très court.
est véritable et ne sera faite que pendant un très court
ROYAL ACADEMY PUBLISHING Co.
Dept. 8 Toronto.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

La direction du Théâtre National a eu la très lumineuse idée de laisser à l'affiche, pour la semaine du 20 mai, la pièce qui obtient, depuis le 13 courant, un succès colossal, *Monte-Cristo*.

On a fait de véritables merveilles de mise en scène pour ce drame à grand spectacle, dont les tableaux magnifiques charment les yeux des spectateurs. *Monte-Cristo* n'a jamais été monté avec plus de splendeur : les costumes riches et pittoresques, les décors nouveaux, les effets de lumière électrique contribuent, avec la parfaite interprétation des rôles, au succès qui va s'accroissant de jour en jour.

Parmi les tableaux les plus admirés et les scènes les plus applaudies, nous pouvons citer le port de Marseille, la Réserve où a lieu l'arrestation d'Edmond Dantes ; les cachots du château d'If et l'évasion mouvementée de Dantes jeté, dans un sac, au milieu des flots en furie (la réapparition de l'évadé à la lueur des éclairs soulève des salves d'applaudissements) ; l'auberge du pont du Gard avec la tentative d'assassinat de Noirtier et le suicide de Villefort ; le salon de Morcerf et l'arrivée du comte de Monte-Cristo ; la forêt de Fontainebleau, etc., etc.

M. Cazeneuve, chargé des rôles d'Edmond Dantes, du prisonnier du château d'If, de l'abbé Busoni et du comte de Monte-Cristo, obtient un véritable triomphe. Il est maintenant reconnu comme un artiste hors ligne, comme l'un des meilleurs acteurs qui soient jamais venus à Montréal. Dans le rôle de Noirtier, M. Filion fait preuve d'un très beau talent de comédien ; MM. Elzéar Hamel, Petitjean, Palmieri sont excellents dans leur rôle respectif ; M. Bouzelli est très amusant dans celui de Caderousse ; MM. Labelle, Godeau et Lévesque méritent aussi beaucoup d'éloges. Mme de la Sablonnière joue avec grâce et talent le rôle de Mercedes ; Mme Nozières est très remarquable dans La Carconte et Mlles Rhéa et Bérangère sont charmantes comme toujours.

PRINCIPE IMMuable

Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* purifient et fortifient le sang dont la pureté et la force constituent le principe immuable de la vraie santé.

— En Egypte le nombre des hommes excède celui des femmes de 160,000.

L'UN COMME L'AUTRE

Une bronchite est la conséquence d'un rhume négligé. Si le *Baume Rhumal* guérit le rhume et prévient la bronchite, il guérit aussi la bronchite déclarée.

— L'Angleterre manufacture annuellement 127,000,000 de paires de chaussures de toute espèce.

DANS SA RACINE

Contre la prostration nerveuse, les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* constituent un remède infailible. Elles rafraichissent, fortifient et purifient le sang, ce qui coupe le mal dans sa racine.

— Tant que deux femmes ennemies ne sont pas traitées de laides, il existe une chance de les réconcilier.

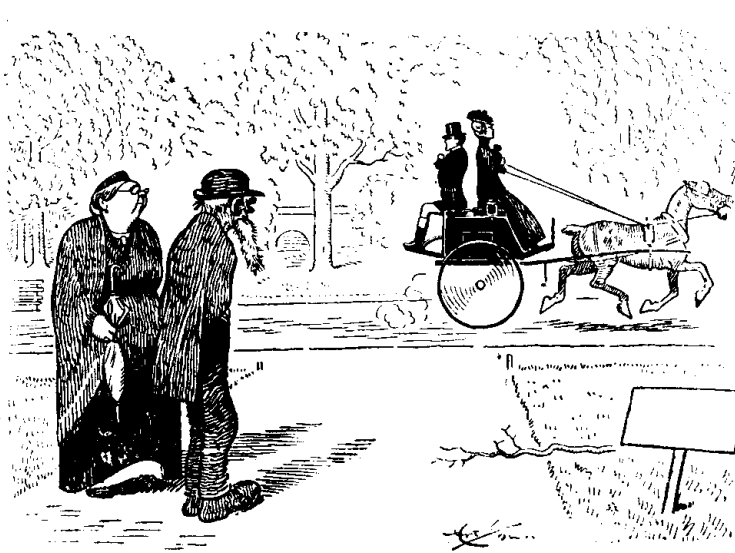
SCÈNE D'UN MEDECIN

Québec, 10 novembre 1899.

Messieurs, — Mon médecin m'ayant recommandé de prendre du VIN DES CARMES, j'en ai fait usage régulièrement depuis deux mois. Les grands services que ce vin m'a rendus, me contraignent à vous rendre spontanément ce témoignage si bien mérité.

Le VIN DES CARMES, d'un goût amer très prononcé, est cependant pour moi délicieux à prendre. Acceptez, messieurs, mes félicitations pour un vin médicamenteux aussi précieux.

Mlle Alphonsine Matte,
Sœur du Dr Geo. Matte.



LES VILLAGEOIS EN VILLE

Elle. — Quelle singulière façon de se placer.
Lui. — Ils se boudent.

Théâtre National Français

SEMAINE DU 20 MAI

Deuxième semaine de la pièce à grand succès

MONTE CRISTO

PAUL CAZENEUVE dans le rôle de "Monte Cristo"

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES : Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi à 2.15 heures.
Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Bell Tel. East, 1736
Prix Matinée, 10c, 15c. (Dames seulement) et 25c. Tél. Marchands 520
Vendredi fête de la Reine, 10, 20, 31 et 40 cents.

La semaine prochaine : Une Cause Célèbre Entrée principale : 1440 rue Ste-Catherine



LES PARLEMENTS AU XXe SIECLE

Les Parlements lutteurs. Dernière manière adoptée à Paris, à Londres et à Vienne.

la gomme
du docteur

Adam guérit

instantanément

le mal de dents

10 cents

en vente partout

DEPOT CHEZ

ROD. CARRIERE

Coin Visitation et Ste-Catherine

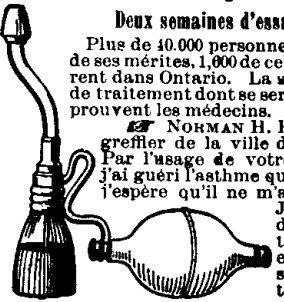
ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40,000 personnes témoignent de ses mérites. 1,000 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieux et suis content de l'usage de vos instructions.



Dr J. M. SAWERS,

122, MacDonnell Ave., TORONTO.

Dr JÉHIN-PRUME

Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles. Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.

No 15 RUE CRESCENT
MONTREAL

Consultations, 2 à 5 P.M.

Et par correspondance

ARRÊTEZ GRATUITEMENT et guérissez permanentement le Dr. KLINE'S GREAT NERVE RESTOREN. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Un certain non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00, GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrivez à Dr R. H. KLINE, Ltd.

931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

\$5.00 à \$10.00
PAR SEMAINE.
GRATIS

On demande des Garçons, des Fillettes, des Hommes et des Femmes qui désirent gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine. L'avez-vous à arranger les neuf lettres mélangées dans cette annonce, pour former un des mois de l'année?
S P B E T E C M R

Si vous le pouvez, envoyez-nous la réponse de suite, avec 1 cent pour frais, et nous vous expédierons une boîte d'échantillon de RED CROSS REMEDY, et aussi GRATUITEMENT, de Magnifique Epinglé à Cravate pour Dame ou Monsieur, rue de Pierre-Émmanuel. Nous vous expliquerons aussi comment gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine, en travaillant pour nous pendant vos loisirs. Aucune expérience requise.

LA CIE. RED CROSS REMEDY,
206 Confederation Building, Toronto.

DR. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell : E, 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

GUERI EN TRES PEU DE TEMPS

Etes-vous Grevé?

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadieux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal

POUR LA

GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL

(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un son avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de L'OBESITÉ



FUCUS-PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la maille sur réception du montant.)

RIPANS

L'armoire de médecines de la famille

ressemblait d'ordinaire à un petit magasin de drogues. Il fallait un bon nombre de bouteilles, de boîtes et de flacons pour contenir les nombreux médicaments. Les grands comme les petits la fuyaient autant que possible. L'inconvénient du mesurage des médecines rendait l'usage ennuyeux et il y avait aussi le danger de se tromper de dose. La science a tout changé cela. Aujourd'hui, de meilleurs résultats sont obtenus par les remèdes en pastilles. Il n'y a aucun danger de renversement ou de casse et la dose est toujours juste. En cela, les Ripans Tabules occupent la première place. Elles sont composées de rhubarbe, d'ipéacac de menthe, d'arabes, de noix vomique et de soda. La formule a été recueillie à l'ancien hôpital de Roosevelt, N.-Y., et a été approuvée par les médecins depuis des années. Pour la cure de l'indigestion, de la constipation, de la bile, du mal de tête, de l'étourdissement, et des troubles d'estomac ce remède est d'un effet merveilleux. Plus les Tabules sont connues, plus grande en est la demande. Certaines gens restent attachés aux remèdes liquides d'autrefois, mais la majorité préfèrent une bonne médecine comme les Ripans, qui sont faciles à prendre, aisées à porter et facile à acheter.

10 Tabules pour 5 cents. Dans toutes les pharmacies.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent l'adoulour et prolongent la vie. Une seule soulagé. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Des échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New York.

GRATIS

Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies vraiment artistiques. Splendiblement décorés de marguerites et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c.— Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expellerons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur.

eur. Vendez les cadres, retournez nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée, vous sera envoyée franco.

Colonial Art Co., Confederation Bldg., Toronto.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Viennent de paraître : Le Fantôme, par P. Bourget, 90c. ; L'Honneur d'une femme, par Daniel Lesueur, 90c. ; M. Beryoret à Paris, par A. France, 90c. ; Au coin d'une dot, par L. de Tinscau, 90c. ; La faute d'autrui, par H. Ardel, 90c. ; Amie de cœur, par R. Maizeroy, 90c. ; Quarante ans de Théâtre, (5me vol.) par Francisque Sarcey, 90c. ; Lettres à la fiancée, par V. Hugo, 90c. ; Le Roi du K ondyke, par A. Turonne, 90c. ; Ce que chante l'amour, par P. Maël, 90c.

Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5 cts chacun.

Parmi les journaux littéraires on y trouve : Les Annales politiques et littéraires, 5c. Le Soleil du Dimanche, 6c. Le Supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, 3c. La Lecture pour Tous, 15 cts.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391



—En réponse au poème que je vous ai dédié, vous avez eu la bonté de m'envoyer, mademoiselle, une boucle de vos cheveux. Mais je m'aperçois qu'elle ne vient pas de votre tête !

—Le poème non plus, monsieur, ne vient pas de la vôtre !

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

VOYAGES RIVET

L'Angleterre La France La Suisse L'Italie

... DEPART LE 28 JUIN 1901 ...

ITINÉRAIRE :

| | | | |
|------------|----------|-----------|-------------|
| Montréal, | Paris, | Venise, | Marseilles, |
| Liverpool, | Lucerne, | Florence, | Lourdes, |
| Londres, | Milan, | Rome, | Bordeaux, |
| Rouen, | Lugano, | Gênes, | Paris, |

\$190.00 \$325.00 \$450.00

Programme envoyé sur demande, 97 rue St-Jacques. Bureau No 9

Flacon : 5 fr. Franco : 6 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le

LAIT ANTÉPHELIQUE

ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détergènt, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rougeurs, Boutons, Efflorescences, etc., conserve le peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANDES, Paris

GEN DREAU

DENTISTE

No 22, rue St-Laurent

MONTREAL

Tel. Bell, Main 2818

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour


Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son electricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyez franco par la maille sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST DENIS
MONTREAL

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centin pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre, avec boîtier de chasse plaqué en or, bien gravé, et les autres recevront "de Beaux Prix". LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1012 Toronto.



MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1889

PARIS 1889

LAPRÈS & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.

TELEPHONE BELL E. 1285
TEL. DES MARCHANDS

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

— Je vous félicite de votre exactitude et nous profiterons de la voiture que vous amenez... dit M. de Gibray. Vous, messieurs, continua-t-il en s'adressant à Jodelet et à Martel, prenez un fiacre et suivez-nous... C'est à l'avenue de Saint-Mandé que nous irons d'abord... Au restaurant des *Barreaux-Verts*.

Martel courut chercher un petit fiacre qui suivit le coupé trois-quarts dans lequel s'étaient installés le juge d'instruction, le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations.

Il était trois heures et demie quand on arriva aux *Barreaux-Verts*.

Quelques mots suffirent pour mettre le patron de l'établissement au courant de tout ce qui se passait, et il se tint prêt à répondre aux questions qu'on jugerait à propos de lui adresser.

— Vous vous rappelez le fait ? lui demanda M. de Gibray.

— Oui, parfaitement... Je commençais à mettre les volets de ma devanture... Je vis dans la rue en face de chez moi, un monsieur examinant les trois fiacres qui stationnaient devant la porte... Ce monsieur s'approcha et me demanda si l'une des voitures était disponible...

— Naturellement je n'en savais rien...
— Je rentrai dans la salle et je répétai la demande aux cochers qui jouaient en buvant...

— L'un d'eux se leva, régla la dépense et chargea le voyageur...

— C'est celui-ci, je le reconnais très bien... ajouta le restaurateur en désignant Cadet.

— Avez-vous vu le visage de ce voyageur ? reprit le juge d'instruction.

— Pas beaucoup, car un grand cache-nez en couvrant plus de la moitié, mais je puis certifier que le quidam avait des cheveux blonds, des favoris de la même couleur, et qu'il portait un pince-nez.

— Parlait-il bien le français ?

— Comme vous et moi, monsieur, mais avec un accent étranger.

— Quel accent ?

— Accent du Nord, à ce qui m'a paru...

— Quelle heure était-il ?

— Minuit moins un quart... C'est le moment où, tous les soirs, je mets mes volets...

— Vous n'avez rien de particulier à nous signaler au sujet de l'homme au pince-nez.

— Rien, monsieur...

— Il ne paraissait point inquiet ?...

— Il avait plutôt l'air pressé d'arriver, car il a dit au cocher de marcher bon train...

— L'avez-vous entendu nommer l'endroit où il se faisait conduire ?...

— Non, monsieur.

— Vous ne l'aviez jamais vu auparavant ?

— Jamais... Du moins je ne me souvenais pas de lui. Evidemment le marchand de vin restaurateur n'avait pas autre chose à dire.

L'interrogatoire, en conséquence, était terminé. Les magistrats et les agents remontèrent dans les voitures respectives qui prirent le chemin de la gare du Nord.

M. de Gibray déclina son nom et sa qualité et demanda à être conduit au cabinet du chef de gare, ce qui fut fait sans une minute de retard.

Là, il se nomma de nouveau.

— A vos ordres, monsieur... dit le chef. Quelles recherches désirez-vous faire et à quoi puis-je vous être bon ?

— Je désirerais savoir quel était le chef du train arrivé à Paris à une heure du matin, et le receveur du même train...

— Ce sera facile, monsieur... Je vais vous apprendre leurs noms... Il me suffira de consulter le cahier de service.

Puis, au bout d'une seconde :

— Le chef de train se nomme Boissieu, et le receveur s'appelle Pernet.

— Puis-je interroger sur le champ ces deux employés ?

— Oui, monsieur ; ils doivent se trouver à la gare en ce moment, car ils vont partir pour Calais par le train de quatre heures...

— Veuillez, je vous prie, leur faire donner l'ordre de se rendre ici...

XXIV

Le chef de gare envoya un employé à la recherche de Boissieu et de Pernet.

Au bout de quelques minutes les deux hommes entrèrent dans le cabinet du chef qui leur dit, en désignant Paul de Gibray :

— Monsieur est juge d'instruction... Répondez donc aux questions qu'il va vous adresser...

Boissieu et Pernet, très étonnés, un peu inquiets, (la justice inquiète toujours, même quand on n'a rien à se reprocher) firent un profond salut et regardèrent curieusement le magistrat.

— Lequel de vous, demanda ce dernier, est le chef du train qui est arrivé en gare à Paris à une heure du matin ?

— Moi, Georges Boissieu, monsieur... fit l'un des deux hommes en s'avançant.

— Vous veniez ?

— De Calais.

— Pendant le parcours de Calais à Paris vous avez dû entrer plus d'une fois dans les compartiments afin de contrôler les billets.

— Ce n'est pas moi, monsieur, qui suis chargé de ce soin... c'est Pernet que voilà...

M. de Gibray reprit, en s'adressant à Pernet :

— N'avez-vous point remarqué, parmi les voyageurs avec lesquels vos fonctions vous mettaient en rapport, un homme ayant le bras en écharpe ?

— Si monsieur le juge d'instruction, et je m'en souviens d'autant mieux que j'ai été frappé par un détail à ce sujet.

— Quel détail ?...

— Le voyageur en question occupait un compartiment de première classe ; quand je me présentai pour contrôler son billet, il ne portait point d'écharpe et les mouvements de son bras étaient parfaitement libres...

Au contraire, lorsqu'un peu avant d'arriver à Paris j'entraï de nouveau pour m'assurer qu'aucun voyageur n'était monté en route, il avait le bras en écharpe. Je lui demandai s'il s'était blessé, il me répondit qu'il souffrait de douleurs rhumatismales intermittentes....

— Voilà ce qu'il était essentiel de savoir... dit le juge d'instruction. Je ne crois pas au prétexte mis en avant par le voyageur... Ce bras en écharpe devait être un indice convenu pour qu'on pût le reconnaître à son arrivée... J'avais déjà pensé cela... Ce que je viens d'apprendre fortifie ma conviction... Où ce voyageur a-t-il pris le chemin de fer ?

— Au point de départ, à Calais.

— Avait-il des bagages ?

— Non, monsieur... Le ticket n'en indiquait pas... Je me le rappelle parfaitement...

— Pourriez-vous me donner le signalement du voyageur ?

Pernet consulta sa mémoire et répondit :
— C'était un particulier d'une cinquantaine d'années, sans barbe, portant un petit chapeau rond, un pardessus brun et un cache-nez blanc.

— C'est bien l'homme assassiné... le signalement est exact... dit le chef de la sûreté.

Le juge d'instruction reprit.

— Savez-vous si cet homme était un habitant de Calais ? Voyageait-il souvent sur la ligne ?

— Je n'en sais rien, monsieur... je le voyais hier pour la première fois.

— Parlait-il bien le français ?

— Oui, monsieur, sans le moindre accent.

— Il suffit, messieurs... Pour le moment je n'ai pas d'autres questions à vous adresser...

Les deux employés se retirèrent.

— A l'arrivée de chaque train, demanda le juge d'instruction au chef de gare, vous avez un ou deux employés chargés de recevoir les billets à la porte de sortie...

— Oui, monsieur... c'est un service spécial...

— Je désirerais voir le préposé aux tickets de la nuit dernière...

— Je vais le faire appeler.

L'homme se rendit presque aussitôt aux ordres du chef de gare. Il se nommait Gautier.

— Je n'ai qu'une seule question à vous adresser... lui dit le juge d'instruction. Vous souvenez-vous d'avoir vu passer devant vous cette nuit, à l'arrivée du train de une heure du matin, un homme portant le bras en écharpe ?...

— Je m'en souviens à merveille... Au moment de sortir, ce voyageur s'arrêta devant moi et chercha dans la poche de son gilet son billet qu'il trouva, non sans peine... Il me le tendit, en me priant de l'excuser...

— Avez-vous remarqué s'il avait de l'accent ?

— Aucun, monsieur...

Le chef de la sûreté murmura :

— Ce n'est point un étranger... Nous prendrons des renseignements à Calais.

Le juge d'instruction, s'adressant toujours au receveur, poursuivit :

— Vous êtes-vous aperçu que quelqu'un attendit le voyageur à la gare ?

— Oui, monsieur... Aussitôt après sa sortie il fut accosté dans la salle d'attente par un jeune homme qui l'attendait depuis trois-quarts d'heure...

— Depuis trois quarts d'heure ! s'écria Paul de Gibray.

— Oui, monsieur
— Vous devez vous tromper...

—Non, je ne me trompe pas... J'ai dit trois quarts d'heure et je le maintiens... Je suis sûr de mon fait, par la raison que trois quarts d'heure auparavant, comme je fermais les portes après la sortie des voyageurs du train de minuit et quart, le jeune homme est venu me demander si ce train arrivait de Calais... Je lui répondis négativement... Il me demanda à quelle heure il arriverait... Je répliquai :—*"A une heure...—J'attends un ami par ce train, me dit-il alors, et j'avais peur d'être en retard..."*

M. de Gibray fronçait le sourcil d'un air mécontent.

—Voilà qui est au moins singulier ! ! fit-il. Les heures s'accorderaient mal avec celles indiquées par le cocher Cadet et le restaurateur de l'avenue de Saint-Mandé...

—Il doit y avoir confusion... répliqua le chef de la sûreté, c'est une chose à éclaircir...

Le juge d'instruction poursuivit :

—Avez-vous vu le visage du jeune homme qui attendait ?

—Assez mal, répondit l'employé, il portait un cache-nez qui lui couvrait une partie de la figure... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait des cheveux blonds, des favoris blonds et un pince-nez d'écaille.

—C'est bien le signalement !... dit le chef de la sûreté. Je n'y comprends rien !

—De quelle couleur était le cache-nez ? reprit M. de Gibray.

—De couleur sombre, monsieur, je crois, ainsi que tout le costume...

—Etes-vous certain que, depuis le moment où il vous a interrogé jusqu'à celui de l'arrivée du train de Calais, le jeune homme soit resté dans la salle d'attente ou aux environs de la sortie ?

—Je l'ai aperçu à trois ou quatre reprises.

—Faites venir le cocher Cadet... ordonna le juge d'instruction.

Le chef de la sûreté sortit du cabinet et donna un ordre à l'agent Martel, qui s'empressa d'aller chercher le cocher de la rue Ernestine.

—Cadet, lui dit M. de Gibray, il faut faire un effort de mémoire. J'ai besoin de savoir au juste combien de temps vous avez stationné ici, la nuit dernière, en attendant l'arrivée du train de une heure...

—Mon juge, je vous l'ai déjà expliqué...

—Répétez-le moi...

—J'étais arrivé à une heure moins le quart... J'ai donc attendu vingt minutes environ...

—Monsieur le juge d'instruction, fit observer le chef de la sûreté, vous n'avez pas demandé au receveur des tickets si le jeune homme qui s'est adressé à lui pour avoir des renseignements parlait facilement le français...

—C'est juste... Vous avez entendu la question... Répondez-y.

L'employé répondit en effet :

—Le jeune homme parlait bien français, mais avec un accent prononcé...

—De quelle nature ?

—Je ne m'y connais pas ; je crois cependant que c'était un accent du Nord.

—C'est parfaitement notre assassin ! s'écria Paul de Gibray. Il doit il avoir dans tout ceci un malentendu facilement explicable... Le train de Calais n'avait-il point éprouvé de retard ?...

—Pardon, monsieur, répliqua le chef de gare, il avait un retard de vingt minutes.

—Alors, le malentendu n'existe plus... Le jeune homme aura fait une apparition ici, se sera fait conduire à toute vitesse avenue de Saint-Mandé, où il aura quitté sa voiture pour prendre celle de Cadet, et c'est à son retour que l'employé l'aura vu se promener et attendre.

—Peut être... dit sans conviction le receveur à qui la chose paraissait impossible, mais il me semblait bien l'avoir vu auparavant.

En ce moment Jodelet et Martel entrèrent, accompagnant un facteur de la gare.

—Qu'y a-t-il, Jodelet ? demanda le chef de la sûreté.

—Monsieur, nous vous amenons ce brave garçon avec lequel je causais au dehors et qui vient de nous

donner, je crois, un précieux renseignement au sujet de notre jeune homme blond...

—Vous avez vu ce jeune homme ? fit vivement le juge d'instruction s'adressant au facteur qui répondit :

—Un jeune homme avec un cache-nez, un pince-nez et des favoris blonds ? oui monsieur... Il descendait de voiture et me demanda si le train de Calais était arrivé. Je répliquai que je ne le croyais pas. Je le vis alors se diriger vers la sortie, puis revenir et remonter dans sa voiture.

—Parlait-il bien le français ?

—Avec un fort accent étranger, russe, allemand ou suisse.

—Vous rappelez-vous l'heure à laquelle il s'est adressé à vous ?

—Il pouvait être minuit et quart.

—L'avez-vous vu plus tard ?

—Oui, monsieur... Au moment où le train de Calais arrivait, il attendait à la porte de sortie un voyageur avec lequel je l'ai vu s'éloigner...

—Avez-vous remarqué si le voyageur avait le bras en écharpe ?

—Non, monsieur... Je passais très vite, ayant affaire ailleurs.

Il devenait évident pour tout le monde que la confusion des heures venait du train de Calais et que le jeune homme blond n'avait pas de sosie.

Les magistrats prirent congé du chef de gare et se retirèrent.

XXI

Quoiqu'il fût déjà tard, M. de Gibray tenait à se rendre le jour même à l'endroit indiqué par Cadet comme ayant terminé sa dernière étape, c'est-à-dire à l'hôtel de la rue Montorgueil où il avait laissé, c'est-à-dire cru laisser les deux voyageurs.

—Vous reconnaîtrez parfaitement cet hôtel ? demanda le chef de la sûreté à Cadet.

—Je vous y conduirais les yeux fermés, monsieur ; aujourd'hui surtout où je n'ai bu que du ratafia de grenouilles, autrement dit de l'eau claire...

—En route donc, et marchez bon train...

Vingt minutes plus tard les deux voitures s'arrêtaient rue Montorgueil en face de la maison meublée reconnue par Cadet.

—Il me semble que c'est par ici que nous aurions dû commencer... hasarda le commissaire aux délégations.

—Ce n'est pas de mon avis... répliqua M. de Gibray avec quelque hauteur. Soyez sûr que l'assassin n'a fait que passer dans cette maison... S'il y loge ou du moins s'il y a logé, il était bien trop habile pour attendre qu'on vint l'y mettre en état d'arrestation...

On descendit des voitures. On entra.

En voyant tout ce monde faire irruption chez lui le maître d'hôtel, qui connaissait de vue le chef de la sûreté, crut à une descente de police et éprouva une émotion vive, mêlée de trouble et de terreur, quoiqu'étant un brave homme et n'ayant rien à craindre.

—Monsieur, lui dit le juge d'instruction après s'être nommé, je viens chez vous, non vous faire subir un interrogatoire, mais vous demander quelques renseignements...

—Je suis prêt à vous répondre, monsieur... De quoi s'agit-il ?

—Tous les logements de votre hôtel sont-ils habités ?

—En ce moment, il s'en faut, monsieur... Ça ne marche pas du tout... Je n'ai que cinq locataires sur douze numéros qui devraient être pleins... Voulez-vous connaître les noms, prénoms et professions de mes cinq locataires ?

—Sans doute...

—Je vais vous les donner...

—Le logeur ouvrit son registre d'inscription et continua :

—Voici les noms des personnes présentes : M. Tourtin (Achille), voyageur de commerce, ici depuis quinze jours... cinquante ans, M. Blanchard (Eugène), habitant à l'année chez moi et prenant pension à ma table, employé à la mairie... quarante-deux ans. M.

Damiron (Alphonse), courtier en vins, arrivé hier soir.

—A quelle heure ? demanda de Gibray.

—A cinq heures.

—Quel âge a-t-il ?

—Soixante ans.

—Continuez.

—M. Fernel (Isidore), et son épouse, des gens de province, des clients de chaque année, établis à Nangis, marchands de nouveautés, et qui sont venus faire leur approvisionnement à Paris... Ils sont ici depuis deux jours...

—Vous n'avez pas d'autres voyageurs ?

—Pas d'autres, non, monsieur.

—Aujourd'hui personne n'a quitté votre hôtel ?

—Ni hier, ni aujourd'hui, personne...

—Mais, cette nuit, quelqu'un s'est présenté pour coucher ?

—Non, monsieur...

—Vous en êtes sûr ? fit le juge d'instruction étonné.

—Comment, si j'en suis sûr ? Et, tenez, ajouta le maître d'hôtel en désignant un jeune homme pâle et maigre, en tablier blanc, qui franchissait le seuil du cabinet, voilà le garçon qui passe la nuit sur un lit de camp dans cette pièce... il pourra vous confirmer mon dire...

Le garçon s'était approché.

—Vous n'avez reçu aucun voyageur cette nuit ? lui demanda M. de Gibray.

—Non, monsieur... mais ça n'empêche pas qu'il est venu quelqu'un vers une heure et demie du matin...

—Quelqu'un ? répéta le juge d'instruction.

—Oui, monsieur... Je dormais les poings fermés quand la sonnette de l'hôtel qui donne ici comme vous

voyez, au-dessus du bureau, me réveilla en carillonnant. Je sautai en bas du lit, je passai mon pantalon, je tirai le cordon et j'attendis... Ne voyant personne venir, je crus qu'un pochard ou un mauvais drôle m'avait fait une farce de fumiste, comme cela arrive quelquefois... Je me préparais à aller refermer la porte

quand un monsieur entra et vint me demander si nous n'avions pas deux dames, la mère et la fille, arrivées d'Italie depuis deux jours et qui, disait-il, devaient être descendues à notre hôtel... Il ajouta que ces

dames s'appelaient *Amati* ou *Salenti* enfin un nom en *i...* Naturellement je lui répondis que nous n'avions pas ça... Il me remercia très poliment en me faisant beaucoup d'excuses de m'avoir réveillé pour rien, et il sortit du bureau... Je le reconduisis jusqu'à la porte que je refermai derrière lui et je revins me

jeter sur mon lit... Voilà l'histoire...

—Cet homme paraissait-il étranger ? fit le juge d'instruction.

—Il parlait bien le français, mais avec un accent.

—Quel accent ?

—Allemand, je crois, ou quelque chose d'approchant...

—Pendant qu'il causait avec vous, avez-vous vu son visage ?

—Imparfaitement... Il était emmitouffé dans un cache-nez qui montait presque jusqu'aux yeux... J'ai bien remarqué pourtant qu'il avait des cheveux et des favoris blonds, et qu'il portait une espèce de lorgnon à deux verres...

—C'est bien le même ! s'écria M. de Gibray, puis il ajouta : Avez-vous remarqué, en le reconduisant, si une voiture l'attendait à la porte ?

—J'ai jeté un coup d'œil dehors... il n'y en avait pas...

—C'est singulier...

—Eh ! non, c'est tout simple, au contraire... répliqua le chef de la sûreté. Songez que nous avons affaire à un gaillard très adroit, et que ce gaillard suivait un plan combiné d'avance. Après avoir envoyé le cocher chercher de la monnaie, il a tiré le cordon de la sonnette et laissé la porte ouverte, afin qu'à son retour Cadet fut convaincu que le second voyageur était déjà dans l'hôtel, où le meurtrier est entré

lui-même après avoir reçu la monnaie, payé le cocher et vu partir le fiacre emportant un cadavre. Il lui fallait un prétexte plausible pour expliquer aux gens de l'hôtel sa visite nocturne... Il a pris celui des deux

femmes arrivant d'Italie... Et tout cela exécuté avec

un aplomb inouï, avec un sang-froid prodigieux... Je vous assure que le misérable n'en est pas à son coup d'essai !... Il nous donnera du fil à retordre.

Le juge d'instruction, très contrarié de peu de résultats de son enquête, baissait la tête et fronçait les sourcils.

—A demain, messieurs, dit-il au chef de la sûreté et au commissaire aux délégations. Je vais étudier l'affaire à tête reposée... Prenez de votre côté les mesures qui vous sembleront utiles...

Dix minutes plus tard, le commissaire aux délégations et le chef de la sûreté se trouvaient ensemble dans le cabinet de ce dernier à la préfecture de police.

—Quelle est votre opinion sur tout ceci ? demanda le commissaire.

—La situation me semble embarrassante... Nous sommes en face d'un crime mystérieux, auquel une grande famille doit se trouver mêlée.

—Le tombeau Kourawieff, au Père-Lachaise, était un lieu de rendez vous où s'échangeaient certainement des communications importantes ; on y déposait en outre des correspondances secrètes... Le tabernacle ouvert et des traces de doigts imprimées sur la poussière intérieure le démontrent jusqu'à l'évidence.

—L'homme assassiné portait à la vérité sur le bras des tatouages fournissant la preuve d'un humble origine, mais la finesse de son linge, le luxe relatif de ses vêtements, permettent de supposer qu'il était riche, ou du moins qu'il agissait pour le compte des personnes riches...

—Cet homme, ainsi que la seconde victime, la malheureuse femme trouvée dans le tombeau, devaient posséder un secret qu'une tierce personne avait intérêt à leur arracher... Cette personne est certainement l'assassin...

—Le jeune homme blond, au pince-nez ?

—Sans doute.

—Peut-être n'était-il qu'un agent payé...

—Non. Un agent payé n'arrive pas à ce degré de perfection dans le crime... L'assassin travaillait pour son propre compte, je l'affirme, et le vol n'était point son but, puisque les victimes n'ont pas été dépouillées... Donc le mobile dont je vous parlais tout à l'heure est le seul admissible... Ceci rendra nos recherches bien difficiles...

—Ah ! répondit le commissaire, les criminels, malgré toute leur adresse, finissent un jour ou l'autre par se laisser prendre... On ne pense pas à tout...

—Aussi ne vais-je rien négliger... Les plus fins limiers de la brigade seront lancés avant une heure sur tous les points de Paris avec le signalement de l'assassin... signalement, par malheur, bien incomplet, car il n'en restera rien si le scélérat se fait couper les cheveux, raser les favoris, et cesse de porter un pince-nez...

—N'êtes-vous point d'avis d'expédier un agent à Calais, avec la photographie de l'homme assassiné ?

—Je le ferai certainement, car je désespérerai du succès de nos recherches jusqu'au moment où l'identité des victimes sera reconnue...

Le chef de la sûreté frappa sur un timbre, fit appeler des agents à la tête desquels se trouvaient Jodelet et Martel et leur donna des ordres, puis, après avoir expédié les affaires courantes, il s'en alla dîner avec le commissaire aux délégations.

XXVI

En quittant Verdier et Lartigues, c'est-à-dire le faux abbé Meyriss et le Belge Thermis, Maurice, le front radieux, la lèvre souriante, enchanté de lui-même et regardant comme un fait accompli la réalisation de ses rêves les plus ambitieux, était allé déjeuner dans un restaurant du boulevard, puis avait regagné son appartement de la rue de Navarin.

Malgré sa gaieté, il éprouvait un sentiment d'inquiétude qu'il ne parvenait point à chasser.

Toute réflexion faite, je n'ai point sujet de m'alarmer... — Je défie les plus malins policiers du monde

de deviner en moi l'homme blond dont ils trouveront le signalement à chaque pas dans leur double enquête.

—Comment arriveraient-ils à supposer d'ailleurs que les deux meurtres ont été commis par la même personne ?... — Ils s'agitèrent énormément, feront beaucoup de bruit, mais peu de besogne, et ne verront goutte dans une obscurité que j'ai su rendre impénétrable...

Maurice, rassénéralé complètement par ces dernières réflexions, prit son chapeau, mit ses gants et sortit.

Il descendit la rue des Martyrs, prit la rue Le Pelletier et gagna le boulevard.

A la hauteur de Tortoni il se trouva en face d'un jeune homme très élégant qui lui tendit la main en s'écriant :

—Ah ! c'est vous, cher... — Comment ça va ? — Il y a des siècles qu'on ne vous a vu... — Qu'est-ce que vous devenez ?

—Je pioche beaucoup, — répondit Maurice.

—Toujours au même journal, le *Scorpion* ?... — Toujours.

—Du reportage, alors ?

—Oui, mais en dehors du reportage je m'occupe d'œuvres sérieuses... — Je veux faire du théâtre... — Je prépare un drame, quelque chose de très corsé... — J'y ai travaillé d'arrache-pied la nuit dernière... — ajouta cyniquement le misérable.

—Parfait ! nous irons vous applaudir... nous vous ferons un succès monstre !... Ah ! vous réussirez... vous êtes sympathique à tout le monde... — Mais dites donc, cher, le travail ne prend pas entièrement vos journées et vos nuits ?... — Certes non, et si nous ne nous sommes point rencontrés ces temps derniers, c'est bien par l'effet du hasard, car je vais presque tous les soirs au théâtre...

—Je n'y suis pas allé, moi, depuis plusieurs jours.

—Dites donc, cher, êtes-vous libre ?

—Comment l'entendez-vous ? — demanda Maurice en souriant.

—J'entends, libre d'accepter une invitation à dîner ?

—Pour quand ?

—Pour aujourd'hui.

—Ah ! diable ! voilà qui se trouve mal, mon cher d'Arfeuille... — fit Maurice en mordant sa moustache.

—Comment et pourquoi ?

—J'accepterais avec le plus grand plaisir votre invitation, si je n'avais pris un engagement pour le dîner et la soirée avec un ami.

—Lâchez-le pour ce soir, remettez cela à demain et venez faire la fête avec nous... — On s'amusera, parole d'honneur !... Je vous présenterai à un jeune russe dont j'ai fait connaissance aux eaux de Tépitz et à d'autres stations thermales, et qui vient passer deux ou trois ans à Paris, pour y mener la grande vie... — Vous trouverez là le petit baron Pascal de Landilly, Grivelle, de Thomeray, d'autres encore, de charmants garçons, très sympathiques. Bref, nous serons une vingtaine... — Après le dîner, on taillera un petit bac... — Décidez-vous... — Nos amis seront enchantés de vous voir... — Allez décommander votre dîner tandis que j'irai, moi, m'entendre avec Brébant pour le menu du mien... — Est-ce chose convenue ?

—Eh bien ! oui, répondit-il. C'est convenu...

—Bravo ! vous êtes un homme charmant...

—A quelle heure le rendez-vous ?

—A huit heures moins cinq minutes, car à huit heures précises les huîtres vertes de Marennes seront servies sur table, avec escorte de château-d'Yquem sec frappé, précédant les potages bisques et tortue...

—Je serai exact...

Les jeunes gens échangèrent une nouvelle poignée de main et se séparèrent.

XXVII

Lartigues ou le Belge Thermis, comme il nous plaira de l'appeler, en sortant déguisé et absolument méconnaissable de chez Verdier avait pris, nous le savons, l'omnibus des boulevards et n'était descendu qu'au point d'arrivée, c'est-à-dire à la Madeleine.

Son intention était de trouver un petit hôtel tout meublé et immédiatement habitable, soit à vendre, soit à louer.

Il s'engagea dans le faubourg Saint-Honoré à la recherche de son *desideratum*, Verdier, qui connaissait Paris sur le bout du doigt, lui ayant indiqué ce quartier comme l'un des moins exposés aux investigations de la police, en raison de la fortune habituellement ronde et des mœurs généralement paisibles de ses habitants.

Après avoir battu ce quartier pendant deux heures, Lartigues aperçut, rue de Suresnes, un écriteau placé sur une porte

Cet écriteau donnait l'indication suivante :

PETIT HOTEL A LOUER MEUBLÉ

S'adresser rue Tronchet, no***

—Voilà qui fera très vraisemblablement mon affaire se dit le gredin émérite.

Et, sans perdre une minute, il se rendit au numéro indiqué.

L'immeuble de la rue Tronchet appartenait au même propriétaire que le petit hôtel de la rue de Suresnes.

Le concierge était chargé de répondre aux personnes se présentant comme locataires.

Lartigues demanda à visiter.

Son apparence étant celle d'un amateur sérieux, et la perspective d'un *denier à Dieu* possible, sinon certain, ne manquant point de charme, le concierge se mit de la meilleure grâce du monde à sa disposition. Tous deux gagnèrent la rue de Suresnes, très voisine on le sait, de la rue Tronchet.

L'hôtel, situé entre une cour minuscule et un jardin lilliputien, était, en effet, fort petit.

Il se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage surmonté d'une terrasse à l'italienne, entourée d'une balustrade de tuiles cintrées superposées.

Au rez-de-chaussée trois pièces seulement, et trois pièces au premier étage.

Les cuisines se trouvaient au sous-sol.

Le mobilier, déjà ancien, était bien conservé et suffisamment confortable, mais sans le moindre luxe.

Le jardinet, malgré ses dimensions plus que restreintes, renfermait deux platanes d'une belle venue, qui devaient en été donner une ombre épaisse et qui joignaient leurs feuillages à ceux des grands arbres d'une propriété de la rue de la Ville-l'Evêque, séparée des dépendances de l'hôtel de la rue de Suresnes par une muraille haute de quatre mètres environ.

Dans une encoignure de la muraille se trouvait, presque cachée sous de vieux lierres, une petite porte fermée par de lourds verrous et par une massive serrure.

En faisant le tour du jardin pour se rendre compte de toutes choses, Lartigues aperçut cette ouverture et s'arrêta.

—Tiens ! tiens ! dit-il en soulevant à demi le manteau de lierre dont les feuilles larges et luisantes formaient un rideau naturel. Il y a là une porte ?

—Oui, monsieur... Mais elle est condamnée...

—Parbleu ! je le pense bien !... Le fait n'en est pas moins surprenant ! Expliquez-moi, je vous prie, par suite de quelles circonstances il existait une communication entre cette propriété et la voisine...

—Par une circonstance bien simple, monsieur... Mon patron propriétaire du petit hôtel que vous visitez et qu'il habitait autrefois, possède aussi l'immeuble contigu, mais situé rue de la Ville-l'Evêque... Tout naturellement il avait fait percer une porte et s'était partagé la jouissance du grand jardin... Quand il est parti d'ici, on a condamné la porte, en posant les verrous que vous voyez et qui sont solides...

—Par qui la maison contiguë est-elle habitée ?

—Par Mme Dubief...

—Qu'est-ce que c'est que Mme Dubief ?

—Une institutrice... Elle a fait de l'hôtel, qui est très vaste, un pensionnat de jeunes filles... Oh ! un pensionnat honorablement connu... tout ce qu'il y a de plus chic...

—Ça m'est égal... je n'ai point de filles à mettre en pension... Rien n'empêcherait, je suppose, si nous

tombions d'accord, d'entrer aujourd'hui même en possession du petit hôtel ?

—Rien, absolument, monsieur...

XXVIII

—Quel est le prix de la location ? demanda Lartigues.

—Huit mille cinq cents francs... répondit le concierge.

—C'est cher...

—Ah ! monsieur, au prix où sont les terrains dans le quartier, c'est donné.

—On diminuerait au moins cinq cents francs ?...

—Monsieur, n'y comptez pas... Le propriétaire étant très riche ne fait aucune concession...

—Je donnerai donc le prix demandé.

—Je dois prévenir monsieur que le propriétaire désirera faire un bail...

—Ce n'est donc pas vous qui êtes chargé de traiter ?...

—De traiter, oui, mais non, de terminer.

—Où demeure-t-il, votre propriétaire ?

—Rue Tronchet, dans la maison dont je suis concierge.

—Allons le trouver...

—Monsieur est décidé à louer ?

—Oui.

—Alors je puis ôter l'écriteau ?

—Parfaitement.

—Monsieur veut-il que j'ouvre un peu les fenêtres, malgré le froid, pour donner de l'air ?

—Sans doute, et je vous prierai, quand j'aurai terminé avec le propriétaire, de revenir allumer du feu dans toutes les pièces.

—Monsieur peut regarder la chose comme faite.

Le concierge ouvrit les fenêtres, tout en laissant closes les persiennes dont elles étaient garnies, et retira l'écriteau fixé dans la rue au-dessus de la porte.

—C'est fait, monsieur dit-il ensuite. Je vais vous conduire chez le patron.

—Le trouverons-nous ?

—On le trouve toujours... Il a la goutte et ne quitte son lit que pour son grand fauteuil... Une drôle d'existence pour un particulier si riche, pas vrai, monsieur ?

Les deux hommes reprirent ensemble le chemin de la rue Tronchet.

Le propriétaire, un vieillard impotent trois ou quatre fois millionnaire, était assis ou plutôt couché dans son salon, la jambe étendue sur des coussins devant un feu à faire rôtir un bœuf.

—Je tiens à faire un bail de trois ans... dit-il quand son concierge lui eut expliqué ce dont il s'agissait.

—Trois ans... répéta Lartigues. Est-ce une condition absolue.

—Oh ! absolue.

—Je l'accepterai donc sans discuter, puisque la discussion serait inutile...

Lartigues ajouta, en exhibant son portefeuille et en tirant des billets de banque :

—Je vais vous payer une année d'avance...

—L'usage à Paris, monsieur, est de ne payer que six mois... répliqua le propriétaire.

—Je le sais, mais je préfère solder l'année entière... Je voyage beaucoup... Je puis être absent au moment de l'échéance du terme, et il me serait fort désagréable d'être accusé d'inexactitude...

—Comme il vous plaira... Je vais vous donner un reçu et faire préparer le bail que nous signerons demain ou après-demain... Je l'enverrai chez vous, d'ailleurs, si vous vous installez tout de suite.

—Je m'installe aujourd'hui même.

—A merveille... Veuillez, je vous prie, me donner vos noms et prénoms...

—Walter Van Broecke.

—Vous êtes Hollandais ?

—Oui, monsieur : ancien capitaine de vaisseau de la marine royale...

—Comment orthographiez-vous votre nom ?

Lartigues tira de son portefeuille un grand papier

plié en huit, le déplia, le tendit à son interlocuteur et dit :

—Voici mon passeport... Il répondra lui-même à la question que vous venez de m'adresser.

Le propriétaire copia les noms et les qualités du prétendu Van Broecke, et fit un motivé de huit mille cinq cents francs.

Après avoir serré ce reçu et son passe-port, Lartigues prit congé, sortit avec le concierge et lui glissa cinq louis dans la main.

—Monsieur me comble !... s'écria le subalterne radieux. Je cours exécuter les ordres de monsieur en allumant du feu dans toutes les pièces...

—C'est cela même... Vous rapporterez ensuite ici la clef de l'hôtel... Je viendrai la chercher dans deux heures...

—Il suffit, monsieur...

Lartigues alla prendre l'omnibus à la Madeleine, descendit à la place de la Bastille et monta pédestrement la rue de Lyon jusqu'au chemin de fer.

Là, il alla droit à la consigne d'où il retira, grâce à son bulletin, les colis qu'il y avait déposés et que, d'après son ordre, on mit sur la banquette où se placent les bagages qu'au moment du départ les voyageurs font peser et inscrire.

Le préposé à la consigne n'examina que le bulletin et ne regarda même pas l'individu qui le lui présentait. Cela fait, il sortit et alla chercher une voiture de place qu'il ramena.

Rentrant alors dans la grande salle, il avisa un facteur du chemin de fer, auquel il enjoignit de prendre ses colis et de les charger sur la voiture.

—Monsieur ne part donc pas ? demanda le facteur un peu surpris.

—J'arrive au contraire... J'avais déposé mes bagages à la consigne d'où je viens de les retirer...

Le commissionnaire regarda les malles bariolées d'étiquettes de toutes couleurs indiquant des points de départ, des lieux d'arrivée et des noms d'hôtels. L'assertion du voyageur lui parut vraisemblable ; il chargea les malles, reçut une pièce de quarante sous et salua jusqu'à terre.

—Où allons-nous, bourgeois ? fit le cocher.

—Rue de Bondy, no 9...

La voiture partit.

Une demi-heure plus tard, elle s'arrêtait devant la porte cochère largement ouverte du no 9.

Lartigues descendit et, avec l'aide du cocher, il déchargea ses malles qui furent placées sous la voûte.

Le cocher, largement payé, s'éloigna.

Le Pseudo-Jules Thermis connaissait de longue date la maison qu'il avait indiquée.

Il savait que la loge du concierge se trouvait au premier étage et que rien ne viendrait entraver la réussite du projet qu'il avait conçu.

En sortant de l'hôtel des Pays-Bas, il s'était donné pour tâche de rendre sa piste introuvable pour les limiers de la police, si par aventure ils s'avisèrent de la chercher.

Les manœuvres auxquelles nous venons de le voir se livrer étaient tout simplement la mise en action de son plan.

Aussitôt le cocher parti et hors de portée de sa voix, Lartigues appela un gamin qui passait dans la rue en sifflant la *Marseille*.

—Mon petit homme, lui dit-il, va me chercher un fiacre et tu auras quarante sous...

Le gamin, électrisé par la promesse d'une pièce blanche représentant pour lui des plaisirs infinis, se dirigea en courant à toutes jambes vers la plus proche station, pour faire droit à la requête du généreux inconnu.

En ce moment la concierge, allant en course aux environs, descendait l'escalier.

Elle vit les bagages sous la voûte de la porte cochère et s'approcha curieusement du voyageur qui les gardait.

—Est-ce que vous venez pour quelqu'un de la maison, monsieur ? demanda-t-elle.

Prévoyant la question qui venait de lui être adressée, Lartigues avait préparé sa réponse ; aussi répliqua-t-il sans se déconcerter :

—Mon Dieu non, madame... je ne viens pour per-

sonne et voici ce qui m'arrive : j'avais fait charger mes bagages sur une voiture, au chemin de fer d'Orléans, pour aller rue Tronchet... Le cocher, une vraie brute, s'est mis, chemin faisant, à me chercher querelle en jurant qu'il n'achèverait pas une course si longue... J'ai, horreur des discussions... J'ai donc fait décharger mes bagages ici, pour avoir la paix, et je viens de prier un enfant qui passait d'aller me chercher une autre voiture.

—Oh ! ces cochers !... s'écria la concierge en haussant les épaules. Quelle graine !

—Il y en a de bons...

—Parbleu ! Témoin Lorient, le cocher du fiacre No 13, mais il y en a encore plus de mauvais... Si j'avais été à votre place, je l'aurais fait marcher, moi, et de go ! Et plus vite que ça !...

—J'en aurais eu certainement le droit, mais c'est bien ennuyeux, les querelles et puis cet homme pouvait me jouer un mauvais tour... On est si embarrassé quand on ne connaît point Paris...

—Ah ! monsieur est étranger ?...

—Oui, madame...

Comme ces derniers mots s'échangeaient, le gamin revenait avec un véhicule.

Lartigues lui remit les quarante sous et il s'éloigna radieux, en chantant à plein gosier :

“ Marchons !... Marchons !...
“ Qu'un saug impur abreuve nos sillons ! ”

La concierge, —une solide gaillarde,—offrit au sympathique voyageur de l'aider à charger ses malles sur la voiture.

Il accepta cette offre, remit à la bonne femme une preuve de sa munificence, et monta dans le fiacre en disant au cocher :

—Rue Tronchet.

—Quel numéro ?

—Vous vous arrêterez au coin de la rue.

Le cocher fit halte à l'endroit désigné.

Lartigues descendit et alla chercher la clef du petit hôtel chez la concierge du propriétaire.

La femme était seule dans la loge.

—Est-ce que votre mari n'est point de retour ? lui demanda-t-il.

—Non, monsieur... Il a pensé que, rapport au feu, il valait mieux ne pas laisser la maison seule... (il y a tant d'incendies cette année !) et il vous attend rue de Suresnes...

XXIX

Lartigues alla rejoindre la voiture qui l'attendait et qui, trois minutes plus tard, faisait halte à la porte de la nouvelle demeure.

Il mit pied à terre et sonna.

Le concierge de la rue Tronchet vint lui ouvrir, déchargea les malles et les transporta dans l'intérieur du petit hôtel.

—Monsieur veut-il que je prépare son lit et que je mette tout en ordre dans le cabinet de toilette ? demanda-t-il ensuite.

—C'est inutile...

—Cependant monsieur ne peut faire son ménage lui-même...

—Non, certes, mais j'attends un domestique que doit m'envoyer d'un moment à l'autre un de mes amis, et naturellement il se chargera de la besogne...

—Bien, monsieur... A tout hasard, et songeant que la nuit vient vite à cette époque de l'année, j'ai pris un paquet de bougies pour le compte de monsieur, j'ai garni tous les flambeaux...

—Excellente précaution dont je vous sais gré.

—En outre, poursuit le concierge, ignorant si monsieur brûlera du charbon de terre, j'ai fait apporter deux cents de bois pour les cheminées... J'espère que monsieur m'approuvera...

—Non-seulement je vous approuve, mais je vous remercie...

—Monsieur n'a plus besoin de moi ?

—Non, et aussitôt que je vais vous avoir remboursé vos avances, vous pourrez vous retirer...

(A suivre)